

Le travail créateur

Pierre-Michel Menger

Le travail créateur

S'accomplir dans l'incertain

Éditions du Seuil

La première édition de cet ouvrage a été publiée
en 2009 dans la collection « Hautes Études »
de l'École des hautes études en sciences sociales,
des Éditions Gallimard et des Éditions du Seuil.

ISBN 978-2-0210-9322-3
(ISBN 978-2-02-098682-3 1^{re} publication)

© Seuil/Gallimard, 2009

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père

Introduction

Le principe d'incertitude

L'analyse du travail est un terrain familier des sciences sociales. Rien n'est plus habituel que d'étudier les professions, les carrières professionnelles, les marchés de l'emploi et les relations contractuelles d'emploi, les situations de chômage, les relations entre la formation et la professionnalisation. Rien de plus habituel aussi que d'analyser les rémunérations, leur distribution, leur relation avec les investissements en formation, leur évolution dans la carrière des individus. Dans le cas des arts, chacune de ces caractéristiques du travail et de son organisation subit des déformations considérables, au regard de ce qui est observé en moyenne dans les mondes du travail. Ainsi, l'emploi a augmenté, mais le sous-emploi et le chômage ont augmenté aussi vite, et parfois plus vite : non seulement l'offre artistique croît plus rapidement que la demande, mais elle se disperse très inégalement sur les candidats à une carrière. La formation sur le tas et l'apprentissage par l'expérience jouent un rôle si décisif que la formation initiale, dans beaucoup de domaines artistiques, agit comme un levier bien imparfait de l'insertion professionnelle. Les revenus sont tout à la fois très variables au long des carrières individuelles et très inégalement répartis, et leur distribution obéit généralement à la loi de Pareto, selon laquelle 20 % des individus concentrent 80 % des gains. Et

les revenus négatifs (les revenus de l'activité artistique diminués des coûts de l'exercice de cette activité) sont plus fréquents que dans les autres professions supérieures parmi lesquelles les nomenclatures statistiques des différents pays classent les artistes. L'attraction de ces activités est aussi grande que le risque d'échec. L'emploi atteint une flexibilité fonctionnelle (assortie à l'organisation des activités par projet) et une flexibilité numérique (par substituabilité d'un artiste à un autre) beaucoup plus élevées que dans les autres professions supérieures. La division du travail est bousculée par les schémas de pluriactivité, qui sont plus fréquents dans les arts qu'ailleurs. Les carrières se déroulent comme des séquences de compétition par comparaison relative pour se procurer des emplois, attirer la demande des professionnels et des consommateurs, et bénéficier des effets de levier des palmarès critiques ou des hit-parades du marché. Aucun autre monde professionnel, à l'exception du sport, ne recourt autant au format du tournoi de comparaison, à travers les classements en tous genres, et, à la différence du sport, ne distribue les réputations sur autant d'échelles temporelles – quotidienne, avec les indices d'écoute de l'audiovisuel et les scores de fréquentation des films ou de téléchargement de contenus numériques, hebdomadaire, avec les listes de best-sellers et les hit-parades, annuelle, avec les prix décernés en nombre sans cesse grandissant à des livres, films, disques, spectacles, expositions, et à leurs auteurs, séculaire ou indéfinie, quand la consécration débouche sur l'entrée dans les diverses espèces de panthéons inventés pour célébrer les œuvres d'art comme une production de l'activité humaine plus durable qu'aucune autre, et pour procurer aux artistes les plus consacrés le bénéfice d'une admiration universelle et éternelle. Et en deçà de la consécration des œuvres, aucun autre monde d'activité

ne conserve autant de traces des états successifs de la production de ses résultats, non point seulement pour les archiver, mais aussi pour les livrer à l'analyse et à la fascination.

Je me propose, dans les treize chapitres de ce livre, d'expliquer ces particularités en les référant à un principe qui en unifie l'analyse et la compréhension, le principe d'incertitude. Je montrerai comment, depuis l'intimité de l'activité créatrice jusqu'aux analyses du marché du travail, un même outillage analytique, déployé à partir de ce principe, peut être mis en œuvre.

L'hypothèse de départ est donc simple : le travail artistique est modelé par l'incertitude. L'activité de l'artiste chemine selon un cours incertain, et son terme n'est ni défini ni assuré. Si elle était programmable, elle dériverait d'une bonne spécification des problèmes à résoudre, de consignes précises à respecter, de connaissances à mettre en œuvre sans difficulté, de règles bien définies de choix et d'optimisation des choix à respecter. Et son évaluation serait aisée, parce que le résultat pourrait être rapporté au but qui était spécifié par une programmation efficace de l'action. Mais c'est l'incertitude sur le cours de l'activité et son résultat qui est la condition de l'invention originale, et de l'innovation à plus longue portée. Elle est aussi la condition de la satisfaction prise à créer, en même temps qu'elle est une épreuve à endurer. Car il appartient aux activités faiblement routinières (dont l'invention créatrice des artistes est habituellement présentée comme une incarnation paradigmatique) de réserver des satisfactions proportionnées au degré d'incertitude sur les chances de réussite. Incertaine, l'activité n'est pourtant pas chaotique : si elle était totalement imprévisible, elle serait inorganisable et inévaluable.

En indiquant que le créateur n'est jamais assuré de parvenir au terme de son entreprise, ou d'y parvenir

conformément à ce qu'il espérait faire, je veux dire que l'incertitude n'est pas uniquement extérieure au travail créateur, et qu'elle ne concerne pas simplement la réaction d'un public ou d'un marché. Si tel était le cas, l'engagement dans une carrière artistique serait vite assimilé à un pari de loterie : chacun, ressentant en lui l'appel de la vocation artistique, pourrait tenter sa chance en laissant le hasard opérer, puisque les ingrédients de l'invention originale ne sont pas spécifiables *a priori*. Ce schéma, qui conduirait chacun à surestimer ses chances de succès à force de sous-estimer la force des comparaisons sélectives, conduit à ignorer que l'activité artistique est, au sens le plus élevé, un travail, mais précisément un travail dont le cours et l'issue sont incertains. Ceci veut dire que l'activité créatrice doit, dans les projets auxquels un prix élevé est attaché par l'artiste, s'écarter des tâches aisément maîtrisables et répétitives, qui sont peu exaltantes certes, mais qui sont aussi peu risquées, puisque prévisibles dans leurs résultats. Mais ceci signifie aussi que s'écarter des activités répétitives constitue assurément une épreuve. Et c'est bien l'épreuve de l'incertitude qui donne au travail créateur son épaisseur d'humanité et ses satisfactions les plus hautes, et c'est ce qui a toujours valu à l'art de figurer parmi les modèles de l'action humaine la plus haute, depuis Aristote.

L'incertitude quant au résultat pousse à demander de qui dépend la réussite de l'activité. La réponse est toujours énoncée en quatre points : la réussite dépend de l'artiste lui-même ; elle dépend de l'environnement de son activité et des conditions (matérielles, juridiques, politiques) dans lesquelles son travail est entrepris ; elle dépend de la qualité du travail de l'équipe qui s'affaire dans le projet échafaudé pour créer une œuvre ou un spectacle ; elle dépend de l'évaluation de ceux, pairs,

professionnels, consommateurs profanes, qui reçoivent l'œuvre achevée.

Réduire la question de l'incertaine réussite à celle de l'admiration du public, de son indifférence ou de son rejet à l'égard de l'œuvre et de son auteur, c'est parcourir la moitié du chemin de l'analyse. Inversement, considérer l'acte créateur comme ce ressort fragile, incertain, menacé par ses propres troubles intimes, sans porter attention à la situation de création, aux conditions extérieures de l'activité, aux relations de concurrence et de coopération entre tous ceux qui constituent les mondes artistiques, c'est ne retenir que cette partie du travail artistique qu'est le travail sur soi. En somme, chaque versant de l'analyse, considéré séparément, est source de stéréotypes, de ces stéréotypes qui peuplent le discours de sens commun sur la création artistique. Au stéréotype selon lequel l'acte créateur, dans sa forme la plus élevée, serait, dans son essence, un travail finalement indifférent aux attentes de quelque public que ce soit, s'oppose l'argument tout aussi convenu selon lequel l'artiste ne peut pas ignorer les attentes et les réactions de ses contemporains, même s'il ne peut pas les deviner avec certitude. De même, la désignation de la création artistique comme une activité de part en part collective, qui n'existerait pas sans les multiples coopérations et collaborations qu'exige son accomplissement, établira les conditions de possibilité de l'action, mais effacera les arêtes de l'individualisation des actes et des interventions, et l'incertitude qui pèse sur les chances de succès du travail d'équipe.

Tous les paradoxes ont été inventés pour résoudre ces ambivalences et ces antinomies, et le plus célèbre d'entre eux consiste à trouver dans la pureté solipsiste d'une intention de création absolument indifférente au succès la meilleure garantie du succès, par une sorte de ruse de la raison. Autrement dit, le succès s'obtiendrait

d'autant plus sûrement qu'on ne l'a pas cherché. Il suffit d'assortir cet impératif d'une condition de délai pour inventer un schéma de justice compensatrice : les succès les plus rapides sont les plus éphémères, et, inversement, la consécration sera d'autant plus durable et ample qu'elle aura mis du temps à venir. Ces formules ne peuvent pas tenir lieu de raisonnement pour aider à comprendre l'activité de l'artiste, et la dimension d'incertitude qui l'habite. Au fil des analyses de ce livre, je montrerai, par exemple, que l'activité de création ne serait pas si profondément stimulante et désirable si l'individu n'apprenait pas, progressivement, à travers les possibles qu'il invente et les choix qu'il fait, à se connaître lui-même, et à se découvrir un et multiple. C'est la ressource du travail imaginaire que d'inventer et d'expérimenter à partir de soi, que le sentiment dominant soit celui de la liberté et de la maîtrise consciente de la décision créatrice ou celui de l'urgence et de la fureur, ou plus probablement, l'enchaînement ou l'alternance des deux catégories d'états mentaux.

Je montrerai aussi que le comportement de l'artiste n'est pas univoque ni monolithique : sa variabilité est l'un des ressorts les plus féconds de la tension créatrice. Si les activités non routinières ont bien cette propriété combien recherchée d'apprendre sans cesse des choses nouvelles à qui les accomplit, il serait pourtant absurde de ne pas graduer cette valeur formatrice : nul ne pourrait travailler à réinventer sans cesse tous les aspects essentiels de son activité. Car sans conventions, sans règles d'interaction, sans procédures plus ou moins stabilisées de division des tâches et d'ajustement mutuel des attentes, sans routine, nulle coopération n'est possible entre tous ceux qui doivent concourir à la production, à la diffusion, à la consommation, à l'évaluation et à la conservation des œuvres. Il reste que le prestige même et la force de

séduction des métiers artistiques sont mesurés au degré d'imprévisibilité du résultat et du succès.

D'où le caractère composite du travail artistique, qui est fait de défis et d'inventions, mais aussi d'appuis sur des solutions déjà mises à l'épreuve antérieurement, et d'où aussi la diversité des comportements qui peut en résulter selon le dosage qui est fait, délibérément ou non, entre les éléments éprouvés et les recherches nouvelles. La multiplicité des manières d'un artiste ou la variété des phases de son travail, qui le conduisent à alterner des œuvres exploratoires et des œuvres plus attendues et plus conformes à son image publique, ou le changement brusque et durable, ou même le dédoublement de l'artiste entre plusieurs identités, constituent autant de formes d'individualisation situées au long d'un axe dont les deux extrémités seraient la pure exploitation d'une formule de création entièrement analysable et reproductible d'une œuvre à l'autre, et, à l'autre pôle, le changement constant, rebelle à toute stabilisation reconnaissable d'une manière personnelle, et donc à toute identification d'un style individuel.

Dans le premier chapitre, je présente les outils de la science sociale qui me sont nécessaires pour établir les principes d'analyse du travail créateur. Je pars de la présentation et de l'opposition de deux modèles d'analyse de l'action, le modèle déterministe, ou causal-continuiste, comme je le qualifie aussi, et le modèle interactionniste. J'examine comment cette opposition traverse les deux sciences dont j'essaie de relier les apports, la sociologie et l'économie.

Si je cherche à spécifier aussi exactement que possible toutes les caractéristiques de l'individu et toutes ses ressources, telles que je peux les connaître au moment où il s'engage dans l'action, je dois considérer aussi que

cette spécification me suffira pour estimer les probabilités du comportement et des choix de l'acteur que j'ai ainsi caractérisé, et pour définir le système des relations avec l'environnement dans lequel il évolue. Mais cette spécification qui rend le déroulement de l'activité prévisible, à la manière d'une propulsion dynamique tout entière contenue dans les prémisses de l'action, n'admettra pas en elle l'incertitude autrement que comme une dérogation exceptionnelle au cours normal et régulier des choses. Son maître mot, en sociologie, est la conversion de toutes les différences interindividuelles en produits des hiérarchies de position sociale. Nous différons certes d'abord les uns des autres par nos capitaux sociaux et économiques. Mais dans un groupe relativement homogène (les membres d'une profession ou d'une communauté qui ont des caractéristiques sociales proches), que puis-je expliquer des différences dans les comportements et dans les trajectoires d'activité des uns et des autres, sauf à référer invariablement toute différence à des causes profondes dont la puissance déterminante risque d'être plus souvent postulée que démontrée empiriquement ?

Tournons-nous vers la seconde famille de modèles. La variabilité des situations est une donnée, et avec elle l'incertitude sur le cours des choses : c'est la stabilité et la récurrence des actions et des comportements qui sont à expliquer. La dynamique d'apprentissage que déclenche cette variabilité et le caractère stratégiquement incertain de la relation d'échange avec autrui deviennent des éléments essentiels pour comprendre comment les individus négocient, coopèrent, échangent leurs points de vue (se mettent à la place d'autrui autant qu'ils communiquent avec autrui), s'observent, s'imitent, rivalisent, se concurrencent. En procédant ainsi, l'analyse se meut plus aisément dans des univers définis par une dynamique d'échange et d'apprentissage de rôles et de compétences

(y compris relationnelles), et par une gestion de réseaux de relation. Mais elle paraît perdre de vue les propriétés qui définissent les hiérarchies sociales, elle semble sacrifier l'inscription des acteurs dans la structure sociale à leur inscription dans la situation d'action.

Je procède à un parcours identique, d'abord en sociologie, puis en économie, pour dégager les propriétés du modèle qui m'est nécessaire pour analyser les activités à forte variabilité de contenu et à forte incertitude intrinsèque et extrinsèque.

Je montre, à la fin de ce long chapitre d'ouverture, à quelle conception du temps référer l'action pour cerner l'émergence de ce qui est original et nouveau, et qui ne se réduit pas, par définition, à une extrapolation du passé.

J'aborde ensuite, dans le chapitre 2, les conceptions du travail, en des termes plus familiers des sciences sociales. Mais je cherche à prendre mes distances à l'égard de diverses variétés de conceptions qui veulent détacher l'exercice d'une activité créatrice de toute présomption de rationalité substantielle. L'activité créatrice est une conduite rationnelle : cet énoncé n'atteint sa pleine signification que si cette rationalité est spécifiée comme celle d'un comportement en horizon incertain.

Il me faut donc définir et isoler les propriétés du travail qui conviennent à la qualification de la création comme un acte de travail. La meilleure stratégie m'a semblé être de partir de la conception la plus opposée à celle qui m'est nécessaire, celle qui, dans une formulation simple de l'analyse économique, assimile le travail à une grandeur négative. Dans cette conception, le travail reçoit la valeur restrictive de « désutilité », de dépense d'énergie individuelle en échange d'un salaire et de biens de consommation auxquels ce salaire donne accès. Ce sont le loisir et les biens de consommation qui sont source de satisfaction et de bien-être individuels ;

le travail apparaît, lui, selon le vocabulaire économique, comme une consommation négative. De la sorte, l'engagement sur le marché du travail et le choix d'exercer tel ou tel emploi relèvent intégralement d'une axiomatique classique de la rationalité du comportement, celle de la maximisation sous contrainte.

Pourtant, le corrélat essentiel d'une telle analyse est la simplification extrême du travail, et notamment son homogénéisation, ce qui fait obstacle à l'observation la plus élémentaire des situations d'emploi et des degrés très variables de désutilité ressentie dans l'accomplissement du travail. Je montre comment enrichir la conception du travail pour aller de sa caractérisation comme un simple moyen, un coût, une dépense ou un sacrifice, jusqu'à une conception du travail comme vecteur d'accomplissement individuel. Mais je dois aussi, conformément au cadre fixé dans le premier chapitre, examiner ce qu'il en est des différences interindividuelles. Parmi les facteurs qui agissent sur les choix professionnels et sur les différences de rémunération qui leur sont associées, figurent deux éléments sur lesquels l'analyse socioéconomique se concentre principalement : la nature et le niveau de la formation initiale, et les différences interindividuelles d'aptitude qui procurent des rendements dissemblables à un même investissement en formation réalisé par deux individus différents. Les théories sociologiques qui veulent rendre compte des inégalités de réussite scolaire critiquent l'argument des différences d'aptitude : selon ces théories, les différences de capacité des individus et les différences d'investissement des individus et de leurs familles dans l'éducation constituent deux manifestations fortement liées d'une même causalité sociale, qui fonde la reproduction intergénérationnelle des inégalités de condition sociale des agents. Certaines analyses économiques font, à l'inverse, jouer un rôle explicatif déterminant aux

aptitudes, en amont des investissements scolaires : les individus différencieraient dans leur demande de formation scolaire, non pas seulement en fonction de la capacité parentale de financement et de gestion familiale des études, mais aussi en fonction de leurs aptitudes révélées. D'où l'hypothèse que, toutes choses égales par ailleurs, les individus les plus aptes sont conduits à investir dans un niveau élevé de formation.

L'engagement dans les métiers artistiques sollicite fortement ces deux facteurs de l'acquisition d'une formation et de la révélation plus ou moins précoce d'aptitudes génératrices d'une « vocation ». Comment leur influence se distribue-t-elle, au regard de l'analyse générale des situations professionnelles ? L'argument que je développe souligne que l'accès aux métiers artistiques n'est que partiellement lié à l'acquisition d'une formation, parce que le réquisit d'une formation initiale spécifique est très variable, et que l'acquisition d'une telle formation n'explique que partiellement le succès et la capacité d'originalité. Ce que sont les aptitudes à la pratique d'un art (souvent décelées comme les résidus d'hétérogénéité inexplicée dans l'économétrie des équations de salaires) ne se révèle que progressivement dans bon nombre de métiers artistiques, et ce n'est qu'à mesure qu'ils pratiquent cet art que des individus dotés d'un même niveau de formation initiale peuvent se découvrir (inégalement) porteurs d'aptitudes suffisamment recherchées pour leur valoir de bonnes (ou médiocres) conditions de professionnalisation. Si la pratique même de l'activité est beaucoup plus formatrice dans les arts que dans la majorité des professions, c'est parce que son cours et ses chances de réussite sont plus incertains.

Dans le troisième chapitre, j'examine les significations respectives du travail et du loisir dans le monde contemporain des professions. L'évolution séculaire vers

la baisse du temps de travail et vers l'augmentation des temps de loisir a connu, dans la période récente, une inflexion, même s'il est trop tôt pour dire si celle-ci correspond à une simple perturbation de court terme dans une tendance baissière de long terme. Les recherches sur la situation française rejoignent les grandes enquêtes internationales sur les emplois du temps dans les pays développés. Elles mettent toutes en évidence un phénomène de convergence, sur le long terme, entre les volumes de loisir des différentes catégories de salariés. Les catégories supérieures, qui détenaient, en matière de loisir, un avantage marqué au début de la période observée (les années 1960), ont vu le rapport entre travail et loisir s'inverser progressivement, à la fois en termes absolus, puisque leur temps de travail s'est allongé à partir des années 1980, et en termes relatifs, puisqu'elles ont été rattrapées par les autres catégories de travailleurs, et notamment par les ouvriers et les employés, dont le temps de loisir, initialement nettement inférieur, n'a cessé d'augmenter depuis trente ans.

Qu'en est-il des quantités et des qualités des loisirs associées à ces évolutions ? J'examine surtout les loisirs culturels. Des trois ressources principales que requièrent ceux-ci – le temps, les moyens budgétaires, la compétence culturelle –, les individus et les ménages qui exercent des professions supérieures détiennent surtout les deux dernières et sont moins dotés de la première ; l'inverse est vrai pour les actifs détenteurs d'emplois peu ou pas qualifiés. Je montre que, selon la position des individus dans la structure sociale, le partage entre travail et loisir prend des sens différents. Pour les actifs bien dotés en ressources monétaires et en compétences culturelles, le travail est censé absorber aujourd'hui une partie des valeurs qui font ordinairement le prix des loisirs (créativité, valeur expressive de l'activité). Et

puisque le temps laissé aux loisirs a diminué, dans les professions supérieures, celles-ci demandent au marché de leur fournir, par unité de temps de loisir, une intensité d'expérience et une satisfaction plus élevées. À l'inverse, les ménages populaires ont des loisirs choisis (du fait de la baisse légale de leur temps de travail) ou subis (du fait de la diffusion des emplois à temps partiel) en quantité plus élevée, mais en qualité amoindrie : leur expérience de loisir est plus fortement centrée que naguère sur la consommation de programmes audiovisuels. Ainsi, la quantité et la qualité du loisir apparaissent inversement corrélées, mais la quantité et la qualité du travail positivement corrélées, à rebours de l'avènement d'une classe de loisir prophétisée par Thorstein Veblen.

Dans le quatrième chapitre, je fais un détour par l'histoire de la sociologie, pour mettre en évidence la position ambivalente qu'adopta Émile Durkheim à l'égard des arts, au long de son œuvre. L'une des raisons de cette ambivalence fait écho à ce qu'a fait apparaître le chapitre 2, à savoir le rôle joué par les facteurs de différenciation interindividuelle non réductibles, selon Durkheim, à des acquis hérités et transmissibles. Une autre raison tient à ce que, dans les sociétés modernes, la poussée de l'individualisme est l'effet et la cause de changements rapides qui sont considérés par Durkheim, inséparablement, comme des manifestations du progrès de la civilisation, et comme des ferments d'anomie, de désorganisation sociale. L'imagination, faculté par excellence de l'invention créatrice, a précisément ces mêmes qualités ambivalentes, conformément à une caractérisation bien connue en philosophie et illustrée dans l'œuvre de Rousseau, que Durkheim a lue de près.

Aux prises avec la liberté de l'invention artistique, le sociologue y voit une manifestation éloquente des dilemmes de l'évolution sociale. D'un côté, les activités

productives et leur coordination par la division du travail se complexifient, et augmentent le coefficient de différenciation interindividuelle. De l'autre, le déploiement sans frein des différences et une individualisation croissante des situations personnelles risquent de désagréger le corps social, en diminuant le socle nécessaire de la solidarité. L'art incarne parfaitement cette double face de la transformation sociale : son développement incarne la puissance fécondante de l'individualisme créateur, mais il perdrait son pouvoir de symbolisation s'il ne parvenait plus à cimenter le corps social autour de valeurs partagées, qui témoignent de l'universalité possible de l'expérience esthétique. Le comportement de l'artiste exprime cette ambivalence : trop inventif, il pousse à la transgression de toute limite et détruit l'idéal d'unité du groupe ; trop peu inventif, il empêche l'imagination créatrice (celle de l'invention dans les arts, mais aussi dans les sciences, dans les techniques et dans toutes les activités cardinales d'une société) de jouer son rôle de ferment du progrès. L'artiste apparaît comme la figure par excellence de l'équilibre incertain entre l'ordre et le désordre, entre le mouvement civilisateur et le chaos de l'illimitation des désirs individuels.

Le titre du chapitre 5 fait référence à l'une des questions devenues classiques dans la science sociale : comment un acteur se comporte-t-il rationnellement quand il est confronté à l'incertitude de l'environnement où se logent son action et le déroulement temporel de celle-ci ? En appliquant le problème au cas de l'artiste, j'ai voulu forger de nouveaux outils de compréhension et de modélisation pour explorer les carrières et les marchés du travail gouvernés par un haut degré d'incertitude sur la réussite. Il faut d'abord expliquer la séduction qu'exercent des professions où le succès est très incertain, et où la probabilité est forte d'obtenir une rémunération

inférieure à celle qu'offrent d'autres activités, sur le marché du travail, à des individus dotés de caractéristiques équivalentes à celles des professionnels des arts.

L'explication économique principale de l'attrait des professions artistiques réside dans la combinaison de deux arguments. D'une part, la prise de risque est encouragée par l'espérance de gains élevés (c'est le profil escarpé de la distribution des revenus) alors qu'un calcul fondé sur la prise en compte des revenus moyens est dissuasif. D'autre part, la partie non monétaire des revenus (flux de rémunérations et gratifications psychologiques et sociales, conditions de travail attrayantes, faible routinisation des tâches, etc.) compense provisoirement ou durablement le manque à gagner pécuniaire.

La valeur d'incertitude est l'argument pivot de l'intégration des études sociologiques et économiques sur les professions artistiques. Au plan individuel, l'incertitude quant à la réussite appartient à l'essence même des satisfactions procurées par l'exercice d'une activité artistique. Au plan collectif, la dimension d'incertitude tisse le lien entre l'indétermination de la compétition artistique et les déséquilibres du marché du travail. La prise de risque peut être interprétée selon la théorie du *job matching*, car les emplois dans lesquels le succès est fortement incertain sont aussi ceux qui, *a posteriori*, procurent à l'individu le plus d'information sur ses aptitudes. La prise de risque est une demande d'information, et la variance élevée des revenus dans les professions artistiques peut être considérée, pour une part, comme la conséquence de cette révélation de sa valeur à l'individu par le marché.

L'étude des conditions de professionnalisation dans les diverses disciplines artistiques permet de donner une graduation plus précise du risque professionnel. Celui-ci apparaît très différent selon que le marché des emplois est fortement intégré et protégé par des bar-

rières d'entrée élevées et que se multiplient ainsi les ressources de la multiactivité (par exemple les activités d'interprétation et d'enseignement, dans la musique savante), que l'activité artistique est assez discontinue ou peu contraignante dans son organisation matérielle pour être étayée par l'exercice des métiers secondaires et permettre une professionnalisation très progressive ou partielle (par exemple le journalisme et l'enseignement, chez les écrivains), ou que les exigences de la formation et de la pratique imposent très tôt des choix ou des paris sur le talent professionnel et des carrières très brèves et des reconversions malaisées (par exemple la danse classique). Une manière de modéliser ces combinaisons des ressources et des emplois est de recourir à la théorie du choix de portefeuille.

Dans la dernière partie du chapitre, je montre que le déséquilibre structurel entre l'offre et la demande de travail artistique doit être relié notamment aux stratégies de gestion de l'incertitude mises en œuvre par les organisations artistiques.

Ayant examiné l'activité et la carrière des artistes comme une forme remarquable de comportement en horizon incertain, et ayant fait apparaître les moyens dont ils peuvent user pour gérer les risques qui résultent du cours incertain des carrières, j'en viens à l'analyse de deux déterminants habituels de la réussite professionnelle, que j'avais isolés dans le chapitre 2, pour distinguer le travail créateur des activités à faible potentiel expressif, la formation et les aptitudes non assimilables à des compétences acquises à travers une formation. Dans le chapitre 6, je cherche à expliquer les écarts considérables de gain et de réputation qui sont observés dans les arts. Pourquoi la formation explique-t-elle si peu ce que sont les chances de gain dans les professions artistiques ? Et si nous disons que les probabilités de réussite et les iné-

galités de succès sont principalement déterminées par des inégalités d'aptitude, comment cerner celles-ci ? Si ces aptitudes étaient aisément définissables et observables, il n'y aurait aucune incertitude sur la réussite. Mais l'incertitude est le carburant du travail créateur, de l'innovation et de la compétition dans les mondes artistiques. Sans cesse, ceux-ci procèdent à des comparaisons, parce que la détermination complète des ressorts de l'invention et de l'originalité artistiques est impossible. Mais dans ces épreuves qui comparent, classent, sélectionnent, éliminent, et qui donnent leur profil particulier aux carrières des artistes créateurs, que valent les procédures d'évaluation ? Les biais possibles ne sont-ils pas innombrables ? L'analyse peut emprunter deux voies différentes, qui sont successivement présentées. Une première voie est celle de l'analyse normative et critique, qui cherche à montrer que les inégalités de réputation et de gain sont le produit d'une organisation contingente des activités, celle que font prévaloir la compétition marchande et l'organisation industrielle de la production culturelle. Un autre mode d'organisation pourrait aboutir à une égalisation radicale des talents et à une libération complète de la créativité individuelle, au lieu d'en réserver la mise en œuvre à des professions spécialisées. J'examine notamment deux versions de cette critique normative, celle qui se fonde sur l'espoir de transformations sociales et économiques complètes, et celle qui mise sur les effets attendus des innovations technologiques contemporaines. La première, qui a pour condition l'abolition de la compétition et l'abondance des ressources disponibles pour chacun, conduit à éliminer l'incertitude du travail créateur, et se heurte à des contradictions insurmontables. La seconde, qui revient à abolir ou à adoucir la loi de Pareto, est contredite par les faits.

L'autre voie d'analyse est celle que fournissent les

modèles explicatifs de la disproportion considérable entre les inégalités de gain et les différences sous-jacentes de qualité et d'aptitude. J'examine deux approches. L'une passe par l'étude du comportement de la demande, et montre comment la sensibilité de la demande à des différences perceptibles de qualité engendre une très forte concentration de l'attention sur les artistes jugés les plus talentueux. L'argument peut être maintenu, même en présence de différences quasi négligeables de qualité, mais il suppose alors que soient introduits des mécanismes d'interdépendance des jugements et des opinions des consommateurs et des évaluateurs. L'autre approche se situe au point de départ des carrières des individus, et montre que même si les écarts d'aptitude entre deux candidats à la réussite professionnelle sont minimes ou même nuls, il existe un mécanisme d'avantage cumulatif qui, de séquence en séquence de carrière, amplifie progressivement des différences de performance qui étaient initialement faibles, et éventuellement dues à la chance (au hasard). Ce second modèle, venu de la sociologie des sciences, peut aisément être appliqué aux arts. Mais sa cohérence n'est assurée que si les épreuves de comparaison relative qui gouvernent les carrières soumises à une forte compétition et dépourvues de sécurité statutaire d'emploi font affleurer chaque fois des différences repérables de performance. L'analyse développée dans ce chapitre débouche sur un modèle à quatre composantes. Celui-ci fait notamment intervenir la réalité collective du travail artistique (son organisation en équipes et en réseaux de collaboration), pour montrer comment sont forgés des appariements sélectifs destinés à réduire l'incertitude sur le résultat espéré, et à élever la productivité du travail des individus de qualité comparable qui sont associés en équipes.

Les conclusions auxquelles aboutit ce chapitre sont

ensuite exploitées dans le chapitre 7. Celui-ci est construit sur la discussion critique de travaux consacrés à l'analyse sociologique et historique de la première partie de la carrière de Beethoven. La carrière et les défis artistiques du compositeur sont reliés aux changements en cascade qui transforment la position sociale des compositeurs et la portée de leurs innovations, à l'aube du XIX^e siècle. Dans l'histoire sociale des arts, le grand artiste est volontiers traité comme un innovateur, sur le double plan esthétique et social, soit parce qu'il représente le pouvoir montant de nouvelles forces sociales porteuses de nouvelles aspirations et de nouvelles visions du monde, soit parce qu'il marque la transition entre un régime ancien et un régime nouveau d'organisation du système de production artistique, et entre leurs systèmes esthétiques respectifs. Les analyses de la grandeur ou de la génialité artistiques hésitent alors fortement entre deux formules. L'une postule que l'individu exceptionnel n'est qu'une incarnation de la nécessité historique : les changements devaient advenir, et si untel n'avait pas été leur agent, un autre l'aurait été. L'autre formule fait du grand créateur un artiste entrepreneur qui mobilise à son profit des ressources et qui incarne le stratège capable de rechercher la formule optimale d'organisation de son activité pour établir un pouvoir artistique et social à la hauteur du talent dont il se sait porteur. Ces formules conduisent à des impasses.

C'est pour le montrer que je discute la thèse constructionniste selon laquelle le succès de Beethoven et l'attribution de qualités qui font de lui une incarnation paradigmatique de la puissance créatrice hors norme sont en réalité le produit d'investissements de mécénat très efficacement mobilisés par le compositeur. Si tel est le cas, dit le raisonnement contrefactuel pratiqué par l'argumentation constructionniste, un autre compositeur,

comparable en talent (il doit bien s'en trouver, parmi les concurrents immédiats de Beethoven, est-il suggéré), aurait pu atteindre à la même réussite, s'il avait bénéficié des mêmes soutiens sociaux et des mêmes opportunités pour exprimer complètement ses qualités. Si le raisonnement contrefactuel fait fausse route, il faut montrer pourquoi, et lui substituer un modèle d'analyse qui ne se contente pas d'affirmer, tautologiquement, que la supériorité de Beethoven est une évidence démontrée par la qualité considérable de ses œuvres. La solution que je propose s'appuie sur le modèle présenté en fin de chapitre 6.

Dans le cours des premières expériences formatrices des artistes, des capacités se manifestent différemment et inégalement selon les individus. Demeure encore indéterminée la question de savoir de quelle espèce sera la différence de talent entre certains créateurs qui vont réussir, et d'autres, qui seront moins bien lotis. Exprimé en termes de probabilités de réussite, l'avantage procuré, tôt dans la carrière, par des qualités repérées, peut être faible, mais il suffit qu'il y ait, à chaque épreuve de comparaison compétitive, une différence perceptible, petite ou grande, pour attirer les investissements et les paris des acteurs du système (les professeurs de l'artiste, les musiciens professionnels, les entrepreneurs de concert, les éditeurs, les critiques, les mécènes, les publics). Le caractère intrinsèquement formateur des situations de travail actionne ce même levier : il existe un profil optimal d'accroissement des compétences, qui est fonction du nombre et de la variété des expériences de travail, et de la qualité des réseaux de collaboration mobilisés par l'artiste dans l'enchaînement de ses projets.

Ce raisonnement dynamique indique comment des écarts de talent initialement perçus comme faibles peuvent donner lieu à une différenciation croissante des carrières.

L'analyse des écarts de réussite fait en outre jouer un rôle déterminant aux réseaux des relations construites par l'artiste. Qu'il s'agisse des mécènes, des partenaires instrumentistes ou des diverses catégories de professionnels avec qui Beethoven établit des liens de travail et de collaboration, c'est selon une formule d'appariements sélectifs que s'organisent ses réseaux d'activité. Parmi les profits retirés de cette structuration des partenariats, le moindre n'est pas l'apprentissage mutuel, comme le montrent les collaborations fécondes entre Beethoven et des interprètes renommés avec qui il a travaillé.

La manifestation très précoce d'aptitudes particulières est un des traits caractéristiques des carrières créatrices et des légendes tissées autour des vies d'artistes, et elle paraît exprimer la distribution génétique des aptitudes et ses aléas. La musique savante est particulièrement candidate aux manifestations de grande précocité. Et l'imagerie de la précocité géniale a trouvé dans l'exemple si fascinant de Mozart un terrain fertile. C'est pourtant en raison de ce qu'est devenu Mozart après son adolescence que la curiosité demeure si vive pour ses premières compositions, qui ne seraient guère jugées dignes de la postérité si elles étaient écoutées en aveugle, sans que leur auteur soit connu. Dans le sillage de Mozart, les cas de précocité créatrice se sont multipliés à travers quelques générations de compositeurs. Sans prétendre à une analyse systématique de la relation entre l'âge des débuts dans la production créatrice, la productivité artistique et la valeur reconnue aux œuvres, le chapitre 8 suggère une interprétation possible de l'effacement des cas de grande précocité créatrice au xx^e siècle : l'hypothèse est que dans leurs carrières professionnelles, les compositeurs ont progressivement renoncé aux activités d'interprète professionnel, et notamment de pianiste. Cette dissociation illustre un phénomène de plus grande ampleur

dans l'évolution de la musique, la concurrence que se sont progressivement livrée compositeurs et interprètes pour capter la demande de musique savante. Du côté des compositeurs, c'était en faisant valoir les audaces de l'invention jusqu'aux limites de l'intelligibilité ; du côté des interprètes, c'était en faisant miroiter les séductions de la capacité de récréation virtuose et sensible des œuvres du passé, jusqu'à inventer cette alternative moderniste (et intellectualisée) à la modernité compositionnelle qu'est la redécouverte des techniques d'interprétation « authentique » des musiques du passé. En mettant en évidence la progressive exclusivité qu'ont acquise les interprètes dans la précocité musicienne, le chapitre veut montrer aussi que l'identification de la fécondité créatrice avec sa précocité varie avec les arts, et avec les phases historiques de leur développement esthétique et de leur organisation.

Poètes, plasticiens, compositeurs, romanciers, cinéastes ont été nombreux, au ^{xx}e siècle, à contribuer à l'élaboration d'une poétique de l'agir créateur. Deux des arguments essentiels de cette poétique sont, à première vue, contradictoires : faire droit au hasard ou à l'imprévisible, et faire apparaître en pleine lumière le travail de création, dans ses aspects les plus sinueux, les plus laborieux, les plus incertains. Les audaces esthétiques de Rodin mettent en valeur ces deux aspects, comme je le montre dans le chapitre 9. Ce que nous savons du détail du travail de création, nous le devons notamment au fait qu'il n'a plus été relégué dans les opérations invisibles de l'atelier ou confiné dans le laboratoire mental secret de l'artiste. Progressivement, la valeur de l'engagement créateur ne s'est plus mesurée à la perfection ou à l'imperfection de l'œuvre, mais aussi au tâtonnement de l'invention : essais, erreurs, corrections, remords, recommencements, bifurcations, forment, on le sait bien, le quotidien du

travail de l'artiste, et c'est à les avouer, à les enregistrer, à les exhiber, que l'artiste peut s'employer, non pas simplement pour inventer une forme supérieure d'héroïsation narcissique du geste créateur (en sa double figure, celle du labeur lié à la douleur de l'engendrement, et celle du triomphe sur soi, du ressaisissement), mais parce que la documentation du travail créateur est, pour l'artiste, l'appui réflexif indispensable d'une activité gouvernée par l'incertitude du résultat. La relativisation de l'état d'achèvement en est une conséquence. Et la qualification d'inachèvement n'a pas cessé de s'écarter, à partir du XIX^e siècle, d'une définition simple qui n'aurait retenu que deux états possibles du cours interrompu du travail, l'abandon volontaire ou la suspension involontaire du travail en cours.

En réalité, à mesure que la recherche esthétique récusait les critères de perfection et d'unité organique de l'œuvre, ce sont les deux extrêmes du processus créateur qui ont concentré l'attention. Les états initiaux du travail, les ébauches, les esquisses primitives, ont intrigué, notamment à partir de la fin du XVIII^e siècle : ils recelaient des qualités qui faisaient apparaître au grand jour la complexité du processus créateur, avec ses phases de jaillissement, d'élaboration et de contrôle, jusqu'à renforcer le privilège de cet instant initial d'invention sur l'état terminal d'élaboration de l'acte artistique. À l'autre extrémité, que signifiait l'état d'achèvement d'une œuvre ? Sans les canons de perfection formelle et d'approximation croissante par rapport à un idéal, le labeur de l'artiste devenait plus paradoxal : de quoi donc Flaubert voulait-il s'approcher en s'acharnant à façonner et refaçonner un roman ? À quel absolu Cézanne voulait-il rapporter son interminable quête d'un accomplissement, sur un répertoire restreint de motifs et de sujets ? Quand ils livrent les documents génétiques retraçant certaines

étapes ou moments de leur travail créateur, ou qu'ils multiplient les séries ou les essais, comme en peinture, ou encore qu'ils font de la production même de l'œuvre, ou de son impossible achèvement, le sujet de celle-ci, les artistes peuvent souhaiter démontrer que les œuvres particulières se logent dans le long cours d'une carrière, et que le processus créateur importe plus que ses réalisations particulières. Ils peuvent aussi suggérer que de l'acte d'invention, ils sont les premiers à vouloir percer le mystère, en sollicitant toute la gamme des outils de la réflexivité. Ou encore ils font du repentir et de la révision un droit de contrôle sur les ajustements possibles d'une œuvre aux multiples situations qui en façonnent la réception et la diffusion. Ce questionnement est ici appliqué à l'étude de la pratique créatrice de Rodin, qui usa, en virtuose, des ressources de son médium, la sculpture, pour trouver, dans les degrés variés de finition de l'œuvre, une source d'invention en même temps qu'un moyen d'accroître sa productivité, en tirant systématiquement parti de l'incertitude du cours de l'activité.

Dans les trois chapitres suivants, j'analyse les caractéristiques de l'organisation du travail artistique en un système de relations contractuelles (chapitre 10) et de liens de collaboration (chapitre 11) dans les arts du spectacle, avant d'expliquer, dans le chapitre 12, ce qui conduit les artistes à se concentrer dans de grandes métropoles, en examinant le cas de l'agglomération artistique parisienne dans les années 1980.

Les arts recourent à une grande variété de solutions organisationnelles pour réunir les ressources humaines et matérielles nécessaires à la production, depuis les formes d'intégration stable de la totalité ou de la plus grande partie des facteurs de production dans une entreprise durable (un orchestre, un théâtre lyrique) jusqu'aux modalités les plus éphémères de combinaison des facteurs à l'occasion

de la réalisation d'un unique spectacle (l'organisation par projet, omniprésente dans le cinéma, l'audiovisuel, le théâtre, la danse, la musique), en passant par les formes intermédiaires de la galerie et de la maison d'édition, qui se procurent leur matière première, les créations à commercialiser, en contractant avec leurs auteurs. Le premier type d'organisation est devenu exceptionnel, et ne prévaut plus guère que dans la musique classique. L'organisation temporaire et l'organisation stable reliée par contrat avec un environnement de producteurs et un monde de sous-traitants dominant aujourd'hui, et imposent le modèle de la production par projet et par assemblage de collaborations. Ce type d'organisation n'intègre que peu ou pas ses actifs essentiels, et recourt à toutes les formes d'emploi flexible, en contractant avec des artistes qui se comportent eux-mêmes en micro-organisations et gèrent les combinaisons de ressources, d'activités et de protections nécessaires pour se couvrir contre le risque de sous-activité.

L'objet du chapitre 10 est de montrer comment fonctionne et évolue un marché de l'emploi arrimé à la plus grande flexibilité contractuelle possible, puis d'analyser le comportement des acteurs (employeurs, salariés, subventionneurs, organismes sociaux) quand ce marché est équipé de protections plus élevées qu'ailleurs contre le risque de chômage. Le cas examiné en détail est le développement du système d'emploi-chômage des artistes, cadres et techniciens intermittents des spectacles, en France, depuis trente ans. Que montre-t-il ? L'organisation par projet recourt au contrat d'emploi ajusté à la durée du projet. Sa systématisation confère à la croissance de l'activité dans le secteur des spectacles une allure paradoxale : non seulement l'emploi et le chômage ont augmenté ensemble, ce qui serait incompréhensible partout ailleurs dans l'économie, lorsqu'un

secteur d'activité est en croissance, mais le chômage a augmenté plus rapidement que l'emploi, et les coûts d'indemnisation du chômage ont progressé plus rapidement que la masse des rémunérations salariales versées aux actifs embauchés au projet. En d'autres termes, la couverture du risque de chômage, telle qu'elle a été conçue et utilisée, a diffusé et amplifié ce risque plutôt qu'elle ne l'a réduit.

L'explication est assez simple, une fois élucidées les particularités de la relation triangulaire employeur-salarié-assureur. L'emploi se disperse et se fragmente sur une population de professionnels qui augmente plus vite que la quantité de travail créée par l'expansion de la demande de spectacles, de festivals, de films, de programmes audiovisuels et par le soutien public national et local au secteur. Les courbes d'offre et de demande de travail divergent toujours davantage, à mesure que le secteur se développe. Les inégalités interindividuelles de travail et de rémunération sont supérieures à celles observées dans tout autre régime d'emploi. Le caractère assistantiel et redistributif du système d'indemnisation du chômage est sollicité au moins autant que sa fonction assurantielle (celle de procurer un revenu de remplacement) pour réparer les effets inégalitaires du système d'allocation des emplois et de rémunération des réputations. Les salariés les plus exposés à la fragmentation de leur agenda de travail exercent un droit de tirage accru sur l'assurance chômage, et sont soutenus par leurs employeurs pour défendre des règles suffisamment protectrices, contre la volonté récurrente que les financeurs du déficit de ce régime assurantiel particulier ont de réduire les déséquilibres des comptes. Les salariés doivent contracter avec une multiplicité d'organisations par projet, et établir leurs réseaux de travail autour de liens récurrents d'emploi avec certains employeurs dominants, sans disposer d'aucune

garantie sur leur agenda d'activité ni sur la force du lien avec leurs employeurs pivots. Quant aux employeurs, dans un système d'emploi discontinu alloué au projet, ils n'ont pas de responsabilité directe à l'égard des carrières de ceux qu'ils salarient par intermittence : ils transfèrent aux organismes sociaux et à l'assureur la charge de l'organisation des carrières individuelles des salariés, qui sont organisées autour de comptes individuels du travail fragmenté, et de droits de tirage individuels constitués pour les maintenir disponibles pour l'emploi à travers l'indemnisation de leur chômage interstitiel. La solidarité des salariés et de leurs employeurs face à l'assureur révèle le caractère paradoxal des conflits autour de ce système d'emploi. J'examine, au terme de cette analyse, si le risque de sous-emploi en régime d'hyperflexibilité contractuelle, est, économiquement, assurable et soutenable, et, si, plus généralement, l'organisation par projet, qui s'est imposée dans les arts du spectacle, est la seule désormais viable à grande échelle dans les arts.

Dans le chapitre 11, j'applique ce cadre d'analyse au travail et à l'emploi dans le secteur théâtral. En théorie, le travail par projet sature les situations individuelles d'activité de variabilité et d'incertitude. L'enquête que j'ai conduite sur le travail des comédiens montre qu'ils organisent leur travail en recourant à la force structurante des réseaux de collaboration, qui procurent des éléments de stabilité réducteurs d'incertitude, et qui permettent de capitaliser les gains d'apprentissage obtenus dans des relations de travail récurrentes. La figure clé d'un réseau est le metteur en scène, tout à la fois créateur, employeur, entrepreneur, dispensateur d'informations, pédagogue. La proportion importante de comédiens qui, de manière sporadique ou durable, exercent des fonctions de metteur en scène ou d'entrepreneur de projet indique comment la polyvalence des fonctions professionnelles est utilisée

pour réduire l'incertitude du travail au projet, et pour augmenter le rendement d'expérience de la variété des situations de travail.

Le chapitre 12 fait apparaître l'un des facteurs de l'efficacité d'une organisation par projet : la concentration spatiale des activités. Dans les arts, les transactions sont extrêmement nombreuses, les relations contractuelles d'emploi se nouent pour des durées brèves, les contenus de l'activité peuvent varier beaucoup d'un projet à l'autre, et les équipes s'assemblent, se dispersent et se recomposent autrement de projet en projet. Pour fonctionner, ce mode d'organisation doit être alimenté par un flux considérable d'informations sur les projets et leurs caractéristiques, et sur les personnels, leurs compétences, leur disponibilité, leur valeur et leur prix. Les réseaux constituent des mécanismes de structuration des relations interindividuelles qui opèrent à la croisée de ce que serait un monde de relations ponctuelles, sans cesse changeantes et sans mémoire, et de ce que peut être l'activité au sein d'une entreprise ou d'un groupe professionnel formellement clos sur lui-même. Les réseaux structurent les échanges et les collaborations selon des procédures qui n'ont rien d'anarchique ni de perpétuellement instable.

Il en va de même pour les firmes et les structures de production des biens et des spectacles. Petites ou grandes, temporaires ou permanentes, industrielles ou artisanales dans leur organisation, les entreprises, dans les mondes de l'art et dans les industries culturelles, sont reliées par une multiplicité de relations d'interdépendance : par exemple, des firmes font appel à une même main-d'œuvre ou partagent des ressources, une entreprise innove dans une niche spécialisée, mais dépend d'une autre, plus grande, pour son financement ou pour la distribution de ses produits. Pour les personnels comme pour les

entreprises, la concentration spatiale facilite leur activité productive, en allégeant les coûts de transaction et en rendant plus rapidement disponibles des informations qui leur permettent de s'ajuster à un environnement mouvant de projets et de transactions multiples. Les gains d'une économie d'agglomération sont particulièrement élevés quand la production est celle de biens fortement individualisés, et que le coefficient d'incertitude sur la réussite est élevé.

Les gains de la concentration spatiale des activités artistiques sont attestés par de nombreux travaux historiques et socioéconomiques. J'examine, dans ce chapitre, le cas de Paris, dans la période charnière des années 1980, quand la production audiovisuelle, fortement concentrée dans la capitale, a bénéficié de la fin du monopole public de radio et de télévision pour croître spectaculairement, et que la dépense culturelle publique a fortement augmenté, notamment pour financer les multiples grands projets parisiens (Grand Louvre, Orsay, Grande Arche, Bibliothèque nationale de France, Opéra Bastille, etc.), mais aussi pour stimuler la croissance de l'offre culturelle dans les régions. Le boom culturel de la période a renforcé l'hégémonie parisienne : les artistes et les entrepreneurs culturels, dont le nombre n'a cessé de croître, se sont concentrés davantage dans la capitale et sa région. L'analyse que je propose se réfère, d'une part, à l'originalité de l'organisation économique de la production artistique et aux effets positifs de la densité spatiale. Je montre, d'autre part, que l'espace national, dont Paris forme, depuis si longtemps, le puissant centre de gravité, est lui-même enchâssé dans un système global d'échanges et de concurrences. La concentration spatiale des activités et des professionnels opère ainsi à l'intersection des impératifs politiques d'équilibre territorial du développement culturel national et des enjeux

économiques de l'internationalisation des marchés artistiques, qui résultent de la compétition entre les grandes métropoles mondiales.

Le treizième et dernier chapitre du livre prolonge l'analyse de la politique culturelle publique amorcée dans le chapitre 12. J'y examine comment, à mesure qu'elle s'est développée, dans la seconde moitié du xx^e siècle, l'action culturelle publique a incorporé le principe d'incertitude, quand elle a développé son intervention en faveur de la création, pour faire pendant à sa protection de plus en plus systématique des patrimoines artistiques du passé. Pour comprendre cette double dynamique, je pars de la qualification de l'œuvre comme bien public durable. Une œuvre est inscrite dans l'époque de sa création, puisqu'elle incorpore des éléments du contexte immédiat de sa production et que son élaboration n'est jamais indépendante de la position du créateur dans l'espace social. Les interprétations matérialistes élémentaires ont longtemps réduit les rapports de causalité entre la société et le contenu des œuvres à un simple mouvement de transcription expressive des forces agissant sur le créateur. Pourtant, comme s'en étonnait Marx, père désigné de ces analyses déterministes, les œuvres d'art peuvent conserver leur pouvoir de fascination des siècles durant, ce qui signifie que l'admiration pour les œuvres s'écarte du modèle qui permettrait d'expliquer leur genèse. Parmi les motifs d'appréciation qui entrent en jeu peut figurer l'épaisseur historique elle-même dont s'est chargée l'œuvre, à travers sa durabilité. Car c'est là l'une des déterminations essentielles de l'œuvre d'art. De la première détermination de la valeur d'une œuvre (la qualité esthétique) à celle-ci (la disponibilité permanente de la chose désirable), le socle commun est celui de la non-utilité fonctionnelle, conformément à la définition dominante, kantienne, de l'œuvre qui veut que l'art soit

à lui-même sa propre fin, et que le plaisir qu'il procure s'enracine dans cette « inutilité » supérieure.

Ce dernier argument paraît valoir d'abord pour les types de création qui, dans la culture savante, misent sur le long terme pour être reconnues et appréciées. Le délai d'une éventuelle reconnaissance est l'indice d'un décalage structurel entre la production savante et une demande non encore constituée : il conduit à légitimer la distinction que peut opérer la politique publique entre l'aide à la culture savante et le traitement des productions plus populaires, ancrées dans le marché. Les secondes ont pour horizon explicite le court terme, elles sont éphémères et sans cesse renouvelées : leur mode d'existence économique suppose que les consommateurs soient immédiatement responsables de leur entretien et de leur évolution. À l'inverse, dans la production savante, le choix que peut faire l'artiste de ne pas s'adresser à une demande largement constituée a pour corrélat l'incertitude du jugement qui sera porté ultérieurement sur la valeur de l'œuvre. Sans la substitution du mécénat public à une demande encore à naître, l'activité créatrice paraît menacée de sous-développement, et les générations futures pourraient être fondées à questionner celles de leurs pères sur leur responsabilité. On connaît la force de cette intimidation qui fait valoir le risque de la mise à mort d'un génie auquel l'avenir pourrait pourtant bien rendre justice. L'incertitude sur les valeurs artistiques qui seront consacrées est assez grande pour que la pente logique d'une politique culturelle développée soit le soutien à des formes de création radicalement novatrices, au moins en intention. Mais l'écart entre l'artiste novateur et la collectivité, s'il est une des raisons de l'action publique, constitue aussi l'une de ses apories. Celle-ci est particulièrement visible quand l'innovation esthétique s'identifie avec des idéaux politiques et sociaux

LE TRAVAIL CRÉATEUR

d'émancipation ou de révolution, car ce sont les élites sociales qui fournissent les soutiens les plus constants à l'audace artistique, alors même que le mouvement en art a pour socle idéologique et politique l'opposition à la domination bourgeoise. Cet héroïsme aristocratique du novateur frondeur coexiste aujourd'hui avec une autre incarnation de la valeur d'originalité en art : celle de l'individualisme démocratique de l'artiste expressif.

Remerciements

Ce livre est issu d'un programme de recherche sur le travail artistique que j'ai commencé à mettre en œuvre à la fin des années 1980, au sein du Centre de sociologie des arts qu'avait fondé Raymonde Moulin. J'ai beaucoup bénéficié de l'aide de mes collègues de ce centre, devenu le Centre de sociologie du travail et des arts, et je veux les remercier collectivement.

Les circonstances dans lesquelles ont été écrits les textes dont la matière a été remaniée et augmentée pour former cet ensemble de treize chapitres sont trop diverses pour être rappelées. La décision de composer de cette manière une sociologie du travail créateur vient de la confiance que m'ont manifestée mes collègues de l'École des hautes études en sciences sociales Jean-Yves Grenier et Pierre-Antoine Fabre, puis Christophe Prochasson, quand ils m'ont encouragé à proposer ce volume pour la collection Hautes Études.

Parmi les collègues sociologues avec qui j'ai entretenu des liens très étroits au long des années pendant lesquelles s'est développé le programme de recherche dont ce livre témoigne, je veux mentionner, pour leur manifester une gratitude toute particulière, Raymonde Moulin et Howard Becker.

Je n'aurais jamais engagé le cycle de recherches sur le travail artistique selon le programme présenté

ici si je n'avais pas bénéficié de plusieurs mois de totale liberté de travail et d'étude pour me familiariser avec l'analyse économique du risque et de l'incertitude. Ma position de chercheur au Centre national de la recherche scientifique a autorisé ce temps d'apprentissage et d'investissement. J'en ai mesuré le bénéfice en comprenant que l'article « Rationalité et incertitude de la vie d'artiste », rédigé alors, et repris ici pour former le chapitre 5 de ce livre, a constitué une matrice pour des travaux ultérieurs, parce que le cadre théorique mis au point m'a semblé pouvoir être appliqué aussi bien à l'analyse de certains mécanismes importants de l'activité créatrice qu'au fonctionnement du marché du travail dans les différents arts.

L'intérêt et le soutien que Bruno Péquignot a accordés à ces développements conjoints de la sociologie du travail et de celle des arts, quand il appartenait à la direction du département des sciences humaines et sociales du CNRS, ont beaucoup compté et je l'en remercie. J'ai ensuite pu développer des travaux empiriques sur ces marchés du travail, sur les relations d'emploi, sur l'assurabilité du risque de chômage et sur certaines professions particulières, comme celle de comédien, avec l'appui du département des Études, de la prospective et des statistiques du ministère de la Culture, que je remercie.

J'enseigne la sociologie du travail et celle des arts à l'École des hautes études en sciences sociales depuis le milieu des années 1990. Beaucoup de la matière de ce livre y a fait l'objet de séminaires d'enseignement, et a bénéficié des échanges avec mes doctorants et mes étudiants, et a été présenté dans des colloques et des séminaires de recherche en France et à l'étranger, souvent avec l'appui de l'EHESS. Sans doute l'originalité la plus forte, à mes yeux, de cette École réside-t-elle dans la possibilité de nouer des liens de

travail, d'échange et d'amitié par-delà les repères de sa discipline. Je dois ainsi beaucoup à mes collègues économistes, et d'abord à Christophe Chamley, Roger Guesnerie et André Masson, et à Louis-André Gérard-Varet, trop tôt disparu, à mes collègues historiens, et d'abord à Jacques Revel et Pierre Rosanvallon, et à mes collègues philosophes, et d'abord à Vincent Descombes. Les errements dont peut se payer cette invitation à l'in-discipline demeurent miens, mais le risque a été pris avec joie, et il a constitué pour moi une leçon profonde du travail en sciences sociales.

Entre septembre 2006 et juillet 2007, j'ai été *fellow* du Wissenschaftskolleg de Berlin où j'ai bénéficié de conditions de recherche exceptionnelles et d'innombrables occasions d'échange avec de merveilleux compagnons de libre recherche, philosophes, biologistes, psychologues, historiens, archéologues, juristes, anthropologues, musicologues, artistes. Parmi eux, je veux citer tout particulièrement Béatrice Longuenesse, ainsi que Joseph Bergin, Toshio Hosokawa, Helmut Lachenmann, Wayne Maddison, Georg Nolte, Marta Petruszewicz, Frank Rösler, Paul Schmid-Hempel, Alain Schnapp et Andreas Vosskuhle, sans qui ces mois de liberté studieuse n'auraient pas eu la même intensité, et je veux dire ma gratitude à tout le personnel et à la merveilleuse organisation du Wiko. J'ai consacré une partie de cette année berlinoise à travailler sur une question, « qu'est-ce qu'achever une œuvre ? », à laquelle je me suis employé à donner une réponse en acte, en mettant au point le présent volume, et en attendant de clore le livre proprement dit sur l'achèvement.

Au premier trimestre de l'année 2008, j'ai été *visiting scholar* au département de sociologie de l'université Columbia de New York, pour étudier le marché du travail universitaire aux États-Unis, les mécanismes

de concurrence et de mobilité et les relations entre les inégalités de réputation et les inégalités de salaire. Malgré la différence d'objet, le long chapitre 6 du présent volume puise une partie de sa matière dans les échanges que j'y ai eus et dans les lectures que j'y ai faites. Je remercie Peter Bearman, Patrick Bolton, Alan Brinkley, Pierre-André Chiappori, Thomas DiPrete, Priscilla Ferguson, Fred Neuhouser, Kristina Orfali, Emmanuelle Saada, Bernard Salanié, Seymour Spilerman, Diane Vaughan et Harrison White, de Columbia University, Paul Boghossian, Xavier Gabaix, Augustin Landier et Thomas Philippon de New York University, Paul Benacerraf, de Princeton University, et Barry Loewer, de Rutgers University.

Enfin, j'ai bénéficié, pour mettre au point ce long chapitre 6, de remarques et de suggestions précieuses de Fabien Accominotti, et de nombreux échanges avec Béatrice Longuenesse. Je les remercie chaleureusement.

*

* *

Les chapitres de ce livre sont issus d'articles et de contributions à des ouvrages collectifs publiés antérieurement. Certains ont été largement remaniés et augmentés. D'autres ont été modifiés plus marginalement. Le chapitre 6 est très largement inédit. L'origine de ces textes est la suivante :

« Temporalité de l'action et différences interindividuelles : l'analyse de l'action en sociologie et en économie », *Revue française de sociologie*, 1997, 38(3), p. 587-633.

« Est-il rationnel de travailler pour s'épanouir ? », in Louis-André Gérard-Varet, Jean-Claude Passeron (dir.), *Le Modèle et l'Enquête. Les usages du principe*

de rationalité dans les sciences sociales, Paris, Éditions de l'EHESS, 1995, p. 401-443.

« Travail, structure sociale et consommation culturelle. Vers un échange d'attributs entre travail et loisir ? », in Olivier Donnat, Paul Tolila (dir.), *Les Publics de la culture*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, vol. 1, p. 61-86.

« Durkheim et la question de l'art », in Jean-Louis Fabiani (dir.), *Goût de l'enquête. Mélanges en l'honneur de Jean-Claude Passeron*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 313-347.

« Rationalité et incertitude de la vie d'artiste », *L'Année sociologique*, 1989, 39, p. 111-151.

« Talent et réputation. Ce que valent les analyses sociologiques de la valeur de l'artiste, et ce qui prévaut dans la sociologie beckerienne », in Alain Blanc, Alain Pessin (dir.), *L'Art du terrain. Mélanges offerts à Howard Becker*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 104-161.

« Le génie et sa sociologie. Controverses sur le cas Beethoven », *Annales HSS*, 2002, 4, p. 967-999.

« L'inactualité du jeune génie et les conditions sociales de l'exception », in Michèle Sacquin (dir.), *Le Printemps des génies. Les enfants prodiges*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993, p. 245-261.

« Les profils de l'inachèvement. L'œuvre de Rodin et la pluralité de ses incomplétudes », in Jean-Olivier Majastre, Alain Pessin (dir.), *Vers une sociologie de l'œuvre*, vol. 1, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 75-120.

« L'employeur, le salarié et l'assureur dans l'hyperflexibilité contractuelle : les intermittents du spectacle », *Droit social*, 2004, 9-10, p. 825-833.

« L'hégémonie parisienne. Économie et politique de la gravitation artistique », in Pierre-Michel Menger, Jacques Revel (dir.), « Mondes de l'art », *Annales ESC*, novembre-décembre 1993, p. 1565-1600.

« L'activité du comédien : liens, interdépendances et micro-organisations », *Réseaux*, 1997, 86, p. 59-75.

« Art, politisation et action publique », *Sociétés et représentations*, 2001, 11, p. 169-204.

*Agir en horizon incertain.
L'analyse causale et temporelle
de l'action*

L'analyse de l'action en sociologie comme en économie est confrontée à une tension épistémologique persistante : comment analyser le système des relations interindividuelles selon un double axe, l'axe de la différenciation des comportements telle qu'elle est paramétrée à partir d'un état initial du système d'action étudié, et l'axe des modifications qu'introduisent continuellement dans ces comportements les interactions entre les agents ? Peut-on spécifier aussi complètement que possible l'identité des acteurs sociaux et, simultanément, l'identité des situations d'interaction qui les réunissent ? Je me propose de montrer que le traitement de ces questions engage des conceptions conjointes de la temporalité de l'action et des différences interindividuelles qui rapprochent plus qu'elles n'éloignent la sociologie et l'économie. Je concentrerai mon approche sur les familles de théories qui, dans les deux disciplines, offrent la meilleure prise à l'analyse comparée du traitement coordonné des différences individuelles et de la temporalité de l'action.

Je prendrai mon point de départ dans la sociologie en examinant les deux familles de théories dont la confrontation permet d'opérer les différenciations les plus efficaces parmi les contributions de la sociologie à ces questions. Puis j'en viendrai au traitement des mêmes questions dans la théorie économique, à travers l'examen

de plusieurs catégories de modèles. Le modèle dont je partirai chaque fois dans les deux disciplines consiste essentiellement à comprimer ou à effacer les propriétés dynamiques de l'action et des comportements individuels. Je montrerai à quel prix ces compressions sont opérées et comment y remédier. Dans la troisième partie de ce chapitre, j'opposerai un modèle causal-continuiste de l'action et un modèle de causalité intentionnelle. J'aurai précisé ainsi le cadre théorique dans lequel est insérée la catégorie qui occupe la place centrale dans tout ce livre, l'incertitude, et son corrélat, l'action en horizon incertain. Le travail créateur est une incarnation remarquable de l'agir en horizon incertain.

Les acteurs et le temps en sociologie

Il est toujours spectaculaire d'opposer la sociologie à l'économie en référant principalement la première à l'analyse causale déterministe et la seconde à l'analyse causale intentionnelle et stratégique. Jon Elster ou Jean-Pierre Dupuy¹ rappellent que parmi les caractéristiques élémentaires d'une telle opposition, celle de l'orientation temporelle de la causalité est l'un des deux principes structurants de l'antagonisme : la détermination par le passé contre la détermination par la visée intentionnelle d'un but et donc par l'anticipation du futur, et, dans les formes les plus réductrices de la polarisation, le mécanisme contre le finalisme. Les imprécations critiques sont devenues rituelles contre les paralogismes de la théorie de l'action orientée en finalité et, symétriquement,

1. Voir Jon Elster, *The Cement of Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989 ; Jean-Pierre Dupuy, *Introduction aux sciences sociales. Logique des phénomènes collectifs*, Paris, Ellipses, 1992.

contre ceux de l'action transformée en pure routine automatiquement adaptée, *via* le pouvoir fonctionnellement stabilisateur de l'habitude. Elles peuvent conduire soit à une tentative d'absorption des objections adverses, et, avec elles, de l'adversaire tout entier, dans une stratégie impérialiste d'enveloppement, telle que les ambitions respectives de Gary Becker² et de Pierre Bourdieu³ ont pu la symboliser, soit à des accommodements plus éclectiques, qui désignent sélectivement celles des classes de comportement et d'action et ceux des environnements d'interaction qui relèvent respectivement de chacun des paradigmes, selon une distribution évidemment asymétrique qui confine les comportements routiniers et normés, pour l'économiste, et les comportements rationnels en finalité, pour le sociologue, au rang d'exceptions très minoritaires.

En réalité, la distinction entre modèles déterministes et modèles non déterministes n'oppose pas la sociologie à l'économie, mais traverse bien chacune des deux sciences, puisque s'affrontent en chacune d'elles deux ensembles de théories que je vais examiner successivement. Prenons garde au préalable de ne pas entretenir de confusion sur le vocabulaire adopté ici. Le débat sur le déterminisme, dans les sciences en général, et dans les sciences sociales pour ce qui me concerne ici, serait incompréhensible si l'on assimilait simplement déterminisme et analyse causale⁴.

Il convient de désigner clairement l'enjeu : quel type de

2. Voir sa contribution à Richard Swedberg, *Economics and sociology : Redefining their boundaries. Conversations with economists and sociologists*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

3. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil, 1997.

4. Le déterminisme n'est pas d'une espèce unique. Gigerenzer *et al.* en distinguent cinq versions :

dépendance existe-t-il entre les états, entre les comportements, entre les initiatives qui caractérisent les moments successifs de l'existence de l'acteur ? Faut-il considérer

– le déterminisme métaphysique postule qu'il était nécessaire que tout événement ou tout état de choses considéré à l'instant présent advînt, et qu'il y a symétrie entre passé et futur : tout événement passé n'a qu'un futur possible, tout événement futur se révélera comme n'ayant eu qu'un passé possible ;

– le déterminisme épistémologique fait référence à notre capacité de prévision et de rétrodiction : il ajoute donc au déterminisme métaphysique la spécification de ce qu'est, par principe, notre pouvoir de connaissance ;

– le déterminisme scientifique spécifie les moyens d'exercer notre pouvoir de prévision, à l'aide de lois ou de règles générales qui gouvernent le monde des phénomènes observables et qui relèvent de théories scientifiques. La description du monde selon ces lois peut être aussi complète que nous le voulons, pourvu que ces théories spécifient 1) un ensemble de caractéristiques de base de leurs objets qui déterminent de manière unique toutes les propriétés observables de ces objets et 2) les lois de manifestation de ces caractéristiques dans le temps ;

– le déterminisme méthodologique (ou pragmatique) veut que l'incomplétude de notre savoir actuel n'invalide pas le déterminisme scientifique : il est de bonne méthode de chercher à enrichir le savoir sur la base des hypothèses déterministes plutôt que de recourir à l'indéterminisme en cas de défaillance explicative ;

– le déterminisme efficace (*effective*) demande à ce que soit opérée une distinction entre plusieurs niveaux de théorisation scientifique, le déterminisme valant pour l'un d'eux, mais tolérant le recours à des hypothèses non déterministes pour l'étude d'un autre niveau des phénomènes considérés. Une macroévolution peut être soumise à un déterminisme causal strict alors que des évolutions ou des propriétés spécifiques impossibles à prévoir se soustraient à la prise déterministe. Le postulat déterministe demeure pourtant dominant en ce qu'il oriente l'analyse. Voir Gerd Gigerenzer, Zeno Swijtink, Theodore Porter, Lorraine Daston, John Beatty, Lorenz Krüger, *The Empire of Chance*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

que chaque acte et chaque comportement constituent un événement relié à l'acte et au comportement immédiatement antérieurs par un rapport de dépendance causale stricte ? Faut-il alors s'en tenir à un modèle d'engendrement causal déterministe qui dérive les points successifs d'une trajectoire individuelle à partir de conditions initiales déterminées, l'environnement n'agissant au mieux que comme un milieu perturbateur avec lequel l'agent doit composer, sans que les modifications introduites par ces perturbations fassent significativement dévier la trajectoire de comportement, sauf cas exceptionnels ? Ou faut-il concevoir un modèle plus complexe où la dépendance temporelle est certes une contrainte, mais une contrainte incluse dans un ensemble de dimensions dont la composition doit être conçue et modélisée dans un espace probabilisable de cours d'action ? C'est alors sur cet espace que l'acteur serait amené à exercer un contrôle graduable en fonction des situations qu'il rencontre et des objectifs qui sont les siens.

Les théories déterministes en sociologie

Dans cette première famille de théories, l'analyse causale place l'agent sous le contrôle de forces qui tirent leurs propriétés du passé de l'acteur et de sa trajectoire, dans un environnement essentiellement conçu comme structuré selon des principes homologues de ceux qui régissent la différenciation des acteurs et le jeu des forces contraignant l'action individuelle. Le passé pousse l'acteur comme une *vis a tergo* et la situation d'action dans laquelle se meut l'acteur constitue une « arène », un champ où s'expriment les facteurs qui déterminent le comportement et l'action des individus. Il existe bien évidemment plusieurs spécifications possibles du para-

digne déterministe, mais il importe toujours de fournir à l'acteur un passé et, à travers ce passé, de déchiffrer son comportement dans la logique d'une grammaire. Les concepts de rôle, de statut, de norme, de valeur, sont autant de cristallisations de l'influence collective sur le comportement individuel : ils prennent en charge la mise en cohérence des actions de l'individu et la coordination des multiples comportements individuels et ils permettent d'expliquer les ajustements (reconnus ou méconnus) et les désajustements entre les actions. Ces concepts enferment une histoire, celle des contraintes supra-individuelles qui déterminent l'action et la coordination des actions, et ils caractérisent les propriétés homéostatiques du fonctionnement des ensembles sociaux. Mais l'usage de tels concepts conduit à évacuer l'arène de l'action de ses particularités et à en faire un médium, un réceptacle pour l'influence causale des forces supra-individuelles qui régissent le comportement individuel.

La spécification de l'environnement de l'action est généralement ordonnée à celle des déterminants de l'action. Dans le modèle durkheimien, l'environnement détermine les deux éléments essentiels de la configuration dans laquelle est situé l'agent, à savoir l'univers des choix et la valeur des objectifs, ce qui constitue une liaison décisive pour le fonctionnement d'un schéma déterministe : obtenir la stabilité d'une configuration sociale, selon un principe homéostatique, revient à établir les conditions dans lesquelles l'individu percevra avec une force suffisante la relation de dépendance entre son destin individuel et la totalité sociale au fonctionnement harmonieux de laquelle il ne peut contribuer qu'en se laissant guider par la force des idéaux collectifs⁵.

5. Dans son analyse des antinomies de la pensée classique en sociologie, Jeffrey Alexander analyse longuement les modulations

La théorie structuro-fonctionnaliste de Talcott Parsons⁶ fournit un autre exemple canonique : il y a correspondance entre le système normatif, le système des valeurs, d'un côté, et la situation d'action, l'environnement, de l'autre côté, ce dernier étant paramétré comme un ensemble de contraintes stables et cohérentes pour l'acteur. Il y a, en d'autres termes, congruence entre situation et fonctions. Les institutions sont elles-mêmes des systèmes de positions cristallisées, une sorte de temps congelé, de passé congelé dans des arrangements sociaux sans cesse réactivés sans devoir être perpétuellement remotivés. Sans le quadrilatère des impératifs fonctionnels (stabilité normative, réalisation des fins, adaptation, intégration) et sans la socialisation qui assure l'intériorisation de

du déterminisme durkheimien (voir *The Antinomies of Classical Thought : Marx and Durkheim*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1982). Le premier déterminisme, mécaniste, est fondé sur le schème théorique de l'adaptation stricte de l'agent à son environnement, via la prégnance des habitudes contractées par la répétition des actions engagées pour rétablir chaque fois un équilibre avec son milieu. Cet environnement est peuplé des autres agents, et l'équilibre n'y est possible que par l'établissement d'une conscience collective intégratrice. Avec sa théorie de la différenciation croissante du travail et des identités personnelles, et de la densité croissante des interactions, Durkheim ne se contente pas d'opposer deux formes dominantes d'organisation (mécaniste/organique) des rapports interindividuels. C'est son modèle de base qui est gagné par une conception plus volontariste. La sphère d'autonomie de l'agent s'élargit et les caractéristiques de l'individualisation de l'action se déploient, la marge d'expression personnelle dans l'action s'accroît en même temps que l'interdépendance des acteurs s'organise selon un modèle complexe de différenciation au sein de la totalité sociale. Pourtant, l'argument central demeure : l'ordre collectif doit garantir l'équilibre fonctionnel des interdépendances, même si la source de cet ordre s'est déplacée.

6. Talcott Parsons, *The Social System*, Glencoe, The Free Press, 1959.

ceux-ci par l'individu, le système social ne préserve pas son équilibre.

Parsons ne réduit pas à néant les différences interindividuelles, mais il contient leur expression de multiples manières : la socialisation crée non l'identité mais la similitude interindividuelle, qui est vecteur d'intercompréhension et de cohésion ; l'autonomie de l'acteur est certes le résultat du processus de socialisation, mais la relation d'interdépendance caractérise tout autant l'accomplissement de l'être socialisé ; et cette relation d'interaction, qui place *ego* et autrui en situation de dépendance réciproque, n'aurait pas d'issue déterminée et donc pas de stabilité si les attentes et les rôles n'étaient pas complémentaires, et donc soumis aux mêmes normes et participant des mêmes valeurs, etc. Si l'on peut admettre, avec François Bourricaud⁷, que le structuro-fonctionnalisme se transforme en une sociologie plus attentive aux interdépendances chez le Parsons de la maturité, la clé de voûte du système doit demeurer l'équilibre, en ses deux sens de principe d'inertie et de force de rappel : le problème central, typiquement macrosociologique et somme toute partien, est celui de la cohérence d'un monde d'acteurs en relations d'interdépendance généralisée, et l'autonomie de ceux-ci doit être arrimée à des mécanismes qui opèrent la convergence des actions (contraintes, obligations, normes). Différenciation des acteurs et temporalisation de l'action sont donc soumises à la stabilisation du système des normes et des valeurs, et ceci n'a pas de meilleures chances d'advenir qu'à travers la précocité de la socialisation, qui garantit la force et la longévité des effets d'intériorisation : contractée ainsi à l'origine du comportement, la puissance agissante du temps hérité assure une harmonieuse différenciation

7. François Bourricaud, *L'Individualisme institutionnel. Essai sur la sociologie de Talcott Parsons*, Paris, PUF, 1977.

des acteurs, c'est-à-dire cette forme très restrictive de différenciation qu'est la relation de complémentarité.

Le paradigme déterministe se laisse rarement réduire à un schéma théorique de strict conditionnement de l'action individuelle. Il est généralement assorti d'une dimension probabiliste⁸ qui permet notamment de préciser les conditions dans lesquelles s'exerce le pouvoir de détermination de la socialisation initiale de l'acteur, voire d'assortir celle-ci d'une socialisation seconde, et de prêter à l'acteur des capacités stratégiques, ne serait-ce que sous forme d'une heureuse disposition à choisir ce qui convient le mieux dans chaque situation – pour conserver ici la formulation la plus neutre mais sans doute pas la moins fidèle.

Mais la plupart des solutions théoriques auxquelles recourent les analyses déterministes pour conserver une

8. François Bourricaud (*ibid.*) soutient que le rejet de l'assimilation du structuro-fonctionnalisme avec un déterminisme strict – celui du culturalisme ou du behaviourisme – a conduit Talcott Parsons à une correction probabiliste et « interactionniste » dans un fonctionnalisme plus complexe, et a révélé, à travers elle, la tension théorique qu'inflige à la conception systémique de l'ordre global l'inventaire des déviations locales. Cette interprétation « généreuse » de Parsons (selon la formule même de Bourricaud) passe par un examen détaillé de toutes les injections probabilistes qui peuvent préserver le concept d'action dans l'œuvre parsonienne, mais qui sont bornées par les nécessités de la mise en équilibre du système social parsonien. Notons au passage que le dialogue avec l'analyse économique n'est d'aucun secours : François Chazel montre que pour Parsons, l'analyse économique de l'action, loin d'offrir un passage vers l'intégration des approches fonctionnaliste et individualiste, doit être purgée de ses aspects individualistes et utilitaristes pour satisfaire aux critères fonctionnels de réalisation d'un équilibre social. Voir François Chazel, « Théorie économique et sociologie : adversaires ou complices ? La réflexion d'un "classique" : Talcott Parsons », *Sociologie et sociétés*, 1989, 21(1), p. 39-53.

marge probabiliste à l'analyse de l'action se révèlent énigmatiques.

Parmi beaucoup d'exemples possibles de cette torsion vertigineuse, arrêtons-nous au rejet par Pierre Bourdieu de l'accusation de déterminisme portée contre son œuvre. Il s'agit de protester dans un premier temps, avant de refuser toute concession antidéterministe dans la phrase qui suit :

« L'habitus n'est pas le destin que l'on y a vu parfois. Étant le produit de l'histoire, c'est un système de dispositions ouvert, qui est sans cesse affronté à des expériences nouvelles et donc sans cesse affecté par elles. Il est durable mais non immuable. Cela dit, je dois immédiatement ajouter que la plupart des gens sont statistiquement voués à rencontrer des circonstances accordées avec celles qui ont originellement façonné leur habitus, donc à avoir des expériences qui viendront renforcer leurs dispositions⁹. »

Le paragraphe suivant du même ouvrage opère selon la même logique d'une partie de main chaude jouée par un seul joueur, mais en inversant l'ordre : affirmation déterministe, puis concession :

« Tous les stimuli et toutes les expériences conditionnantes sont, à chaque moment, perçues à travers des catégories déjà construites par les expériences antérieures. Il en résulte un privilège inévitable des expériences originelles et, en conséquence, une fermeture relative du système de dispositions constitutif de l'habitus. Mais ce n'est pas tout : l'habitus se révèle seulement – il faut se souvenir qu'il s'agit d'un système de dispositions, c'est-à-dire de virtualités, de potentialités – dans la relation à une situation déterminée¹⁰. »

9. Pierre Bourdieu avec Loïc Wacquant, *Réponses*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 108-109.

10. *Ibid.*, p. 109.

Torsion dans un sens, torsion dans l'autre, le résultat final, énoncé dans la page suivante de l'ouvrage, s'apparente à un pliage de l'individu sur lui-même, à travers la formulation d'une sorte d'autodéterminisme tout à fait singulier :

« Les agents sociaux déterminent activement, par l'intermédiaire de catégories de perception et d'appréciation socialement et historiquement constituées, la situation qui les détermine. On peut même dire que les agents sociaux sont déterminés seulement dans la mesure où ils se déterminent : mais les catégories de perception et d'appréciation qui sont au principe de cette (auto)détermination sont elles-mêmes en grande partie déterminées par les conditions économiques et sociales de leur constitution¹¹. »

Une analyse détaillée de cette formulation montrerait tout l'effort déployé pour tordre chaque mot par son contraire, mais aussi pour plier finalement l'émancipation à la détermination, la modalisation par des expressions telles que « en grande partie » ou « fermeture relative » offrant une sorte d'impossible compensation probabiliste, annulée aussitôt qu'elle est introduite.

Comment retentit ce paradoxal probabilisme sur la conception de la temporalité de l'action ?

La parenté du structuralisme constructiviste de Bourdieu avec les analyses phénoménologiques de l'action et de la temporalité a été évoquée, par l'auteur, sur le mode du dépassement critique. Récusant « la conception détemporalisée de l'action qui informe les visions structuralistes ou rationalistes de l'action » (c'est la formule de Loïc Wacquant), Bourdieu entend dépasser la concep-

11. *Ibid.*, p. 111.

tion husserlienne de la temporalité comme celle de la théorie rationnelle en affirmant temporaliser l'habitus. L'opération a deux aspects.

L'un est d'essence strictement phénoménologique, et n'a rien d'un dépassement. Il inscrit le déterminisme dans une temporalité qui consiste à replier le futur sur le passé *via* la puissance actualisante du présent¹². La grande proximité avec la théorie phénoménologique a été analysée avec beaucoup de finesse par François Héran, qui montre comment Bourdieu recourt à un schème de commutation cher à la phénoménologie husserlienne :

« Il faut bien présupposer l'existence d'un retournement, si mystérieux soit-il, du dépôt en disposition, quelque chose qui active le passif, actualise le passé. L'habitus est au moins une façon de nommer ce commutateur. [...] »

La mise à l'actif du passif commande la plupart des formules de définition de l'habitus. Celles-ci prennent volontiers la forme de diptyques juxtaposant les deux versants du concept, le passif et l'actif, l'avant et l'après, sans que l'on voie très bien comment s'effectue le retournement ni comment il se constitue génétiquement : « produit de l'histoire, l'habitus produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire » ; « histoire incorporée, faite nature, et par là oubliée en tant que telle, l'habitus est la présence agissante de tout le passé dont il est le produit » ; l'autonomie qu'il confère aux pratiques par rapport aux

12. La formulation donnée dans *Réponses* est celle-ci : « L'activité pratique, dans la mesure où elle a du sens, où elle est sentée, raisonnable, c'est-à-dire engendrée par des habitus qui sont ajustés aux tendances immanentes du champ, transcende le présent immédiat par la mobilisation pratique du passé et l'anticipation pratique du futur inscrit dans le présent à l'état de potentialité objective. Parce qu'il implique une référence pratique au futur impliqué dans le passé dont il est le produit, l'habitus se temporalise dans l'acte même à travers lequel il se réalise. » *Ibid.*, p. 112-113.

déterminations extérieures du présent immédiat “est celle du passé agi et agissant qui, fonctionnant comme capital accumulé, produit de l’histoire à partir de l’histoire^{13.}” »

Notons ici les trois réquisits de ce structuro-constructivisme phénoménologisé. D’une part, la sédimentation se fait sans pertes et sans coûts : le corps est conçu comme une surface d’inscription et de restitution parfaites des échanges avec l’environnement, par l’activation continue d’un mécanisme d’intériorisation et d’extériorisation. D’autre part, les prédicats de la détermination des comportements *via* la grammaire des habitus sont particulièrement peu nombreux : dans les analyses déterministes qui mobilisent les déterminants biographiques, l’histoire individuelle a la forme, mais ne peut pas avoir la substance d’une trajectoire d’accumulation. En théorie et conformément au ressort phénoménologique de l’analyse de l’incorporation de toute expérience, tout le passé est retenu, stocké et réactivable. Mais comme les filtres perceptifs et représentationnels forment des grilles de catégorisation des informations perceptuelles qui configurent et prédéterminent la signification des expériences, l’accumulation est d’emblée réduite à ce qui a été filtré. Et il suffit alors d’assigner à la constitution de ces filtres et à leur fonctionnement une seule origine, la position de classe, pour obtenir une réduction considérable de l’hypothèse d’accumulation sédimentaire, en l’ayant placée sous l’entière et exclusive dépendance de la construction théorique de la grandeur collective qu’est la classe sociale. Enfin, comme les individus sont voués à rencontrer leurs semblables dans des situations qui renforcent les déterminants de leurs

13. François Héran, « La seconde nature de l’habitus », *Revue française de sociologie*, 1987, 28(3), p. 393-394.

actions et confirment leurs représentations, et, mieux encore, comme ils sont voués à anticiper ce qui est le plus probable pour eux, donc à faire advenir, *via* leurs représentations, ce qui les détermine à n'être que le produit de leurs déterminations, ils ont, par définition, une gamme de possibilités actualisables qui se limite aux caractéristiques de la situation régulièrement rencontrée.

L'autre face de l'opération de temporalisation de l'habitus permet de comprendre où se loge la marge proclamée d'aléa qui prend en charge la dimension probabiliste du déterminisme. Si la reproduction de la structure sociale est le produit du jeu commutatif de l'ensemble des habitus et des stratégies de reproduction « à la fois indépendantes, souvent jusqu'au conflit, et orchestrées de tous les agents concernés qui contribuent, continuellement, à reproduire la structure sociale », les « aléas » et les « ratés », c'est-à-dire la somme des déviations individuelles par rapport à des trajectoires assurant strictement la perpétuation de la position héritée dans l'espace social, proviennent des « contradictions inhérentes aux structures et des conflits ou concurrences entre les agents qui y sont engagés¹⁴ ». La concurrence est ainsi invoquée pour expliquer à la fois les propriétés de stationnarité du système social et les écarts aléatoires qui, ensemble, affectent le système, mais qui l'affectent seulement de changements par translations.

Il faudrait montrer, ce qui est impossible dans les limites de ce chapitre, que les problèmes que pose à cette théorie la reconnaissance d'une marge d'indétermination dans le fonctionnement du système ont notamment leur origine dans une conception assez mystérieuse des réalités collectives – classes, fractions de classe, institutions. Ces grandeurs collectives sont tantôt conçues comme le produit de pratiques et de destins individuels agrégés, où

14. Pierre Bourdieu, *Réponses*, *op. cit.*, p. 114.

les « discordances » et les « conflits » sont des ferments d'instabilité et de « contradiction », tantôt vues comme des réalités homogènes dotées d'intérêts communs, d'une identité indifférenciée, et de capacités stratégiques ou de pouvoirs d'inertie et de résistance qui limitent les changements possibles du système à une dynamique réduite et qui expliquent que les jeux de force n'engendrent jamais que des translations de structure, formule de la « conservation par le changement ».

L'affirmation du caractère probabiliste des relations causales concourant à la perpétuation d'un état « relativement » stationnaire pose évidemment le problème de savoir dans quel temps historique on se meut, ou, ce qui revient au même, de comprendre quelle est la nature des déviations par rapport au cours logique des choses. Les individus déviant de leur trajectoire sont ceux qui, en s'écartant de leur classe ou de leur fraction de classe, ont des destins singuliers, et la somme de ces trajectoires déviantes et des stratégies d'adaptation, de rétablissement ou de contestation qu'elles engendrent contribue, par les effets de redistribution des positions, à provoquer des changements dans le système social et dans le fonctionnement de ses « instruments de reproduction », lesquels changements engendrent des probabilités de déviation. Mais la question est alors posée de l'explication de la déviation primitive : comme en économie, la spécification des fonctions primitives du modèle peut nous placer soit dans un temps logique, soit dans un temps historique, comme je le montrerai plus loin.

Remarquons enfin que la temporalisation de l'action diffère radicalement selon que l'individu agit individuellement ou qu'il n'est considéré que comme le membre d'un collectif. Dans la famille de théories que j'examine, l'anticipation par l'individu de sa situation future ou du cours de son action obéit à une conception doublement

enfermée dans un cercle déterministe. D'une part, cette anticipation est essentiellement adaptative, puisqu'elle est une fonction directe de l'expérience passée. D'autre part, elle est directement socialisée, elle se meut entièrement dans la référence au groupe social dont l'individu est membre, à la fois parce que la position de l'individu est un élément statistique d'une classe homogène de positions et que la perception de soi et de la temporalisation de soi est homogène dans cette classe, et parce que le niveau des aspirations et l'estimation des chances d'action ne tirent leur sens, pour chaque individu, que de la référence comparative avec la situation et les chances des autres groupes avec lesquels le groupe considéré est en concurrence.

Dans une sociologie de type déterministe, le temps est condensé à l'origine du système d'action, puisqu'il est responsable de la dotation des acteurs en ressources matérielles et cognitives, et qu'il est sédimenté dans les valeurs et normes qui orientent le système de préférences des acteurs. L'histoire, le déroulement temporel, dans ces modèles, relèvent essentiellement de processus continus, stationnaires ou évolutifs, où l'état futur du système est contenu dans son état présent. La dynamique sociale est celle d'une évolution prévisible, comme dans les schémas de transformation linéaire par complexification et différenciation des sociétés (cas de la division du travail chez Durkheim), ou celle d'une perpétuation de la structure du système par un mécanisme de reproduction simple – l'image de l'escalier roulant fournissant une bonne approximation de ce schéma de l'immobilité dans le mouvement, de la conservation des différences dans un contexte d'élévation du niveau de vie sur le long terme. Les comportements des agents sont prévisibles, les systèmes de valeurs sont constants (c'est l'argument de Parsons), les tendances macrosociales sont extrapolables, que les équilibres soient stationnaires (et fondés sur des

situations auto-entretenues et autorenforçantes de conflits de classe et de domination) ou cycliques (le changement étant considéré comme une perturbation que corrigent les mécanismes fondamentaux d'équilibrage du système et ses propriétés homéostatiques).

La constance du système peut être le produit d'hypothèses opposées. Les conflits et les luttes d'une société fondée sur l'inégalité et la domination peuvent être dotés d'une capacité intégratrice, *via* la méconnaissance que suppose et qu'entretient l'investissement dans un jeu de concurrence dont les résultats sont figés par l'ampleur des inégalités de dotation initiale des joueurs. Cette forme d'intégration diffère évidemment radicalement de la capacité intégratrice que fournit un système de valeurs partagées par l'ensemble des membres d'une société, et opérant à l'avantage de chacun, sur la base de différences interindividuelles dont l'expression est mise au service de la collectivité dans des limites tolérables de reconnaissance hiérarchisée des mérites et des efforts individuels. Pourtant, la détermination causale de l'action individuelle par le passé de l'individu et par la conservation du système social opère la convergence entre ces deux visions de la stationnarité sociale. Le mécanisme essentiel qui explique cette convergence à partir de prémisses opposées est celui de l'intériorisation, produit d'une socialisation contraignante : ce mécanisme assure l'endogénéisation de toutes les déterminations de l'action et des relations entre acteurs, et justifie que les niveaux d'analyse, macro et microsociologique, soient conçus comme les deux expressions homologues d'une même réalité, les niveaux intermédiaires (champs, sous-systèmes) répliquant et réfractant les propriétés générales du système dans les domaines particuliers selon les mêmes variables de structuration.

Si les réalités d'échelle différentes sont homéo-

morphiques, il n'y a pas grand sens à parler d'environnement de l'action et de l'acteur, pas plus qu'il n'existe d'incertitude intrinsèque dans le cours de l'action, lorsque les déterminants de l'action comme les rapports sociaux ont des propriétés homéostatiques. Le temps est un temps d'actualisation des virtualités contenues dans l'origine des trajectoires individuelles, un temps de sédimentation et de réactivation de traces, ce n'est pas un temps productif. Le temps individuel sera surtout celui de l'*amor fati*, de l'amour de la nécessité, et la stationnarité pousse à méconnaître que le désirable n'est que l'inévitable.

Les théories interactionnistes en sociologie

La caractéristique principale des théories interactionnistes est de restituer une intentionnalité aux acteurs et de faire jouer un rôle primordial aux représentations que les acteurs se font de leurs moyens et de leurs objectifs d'action, les opérations mentales invoquées n'ayant aucun rapport avec les états d'une conscience mystifiée. Comment se composent passé et présent de l'acteur dans ces théories ? La socialisation de l'acteur ne relève pas d'un conditionnement, mais de processus adaptatifs : les ressources cognitives et les attitudes résultant du processus de socialisation de l'individu guident son comportement, mais non selon les prescriptions d'une grammaire d'action. La nouveauté d'une situation est porteuse d'informations qui sollicitent une modification du comportement et déclenchent un enrichissement de l'expérience. L'hypothèse d'optimisation, de recherche consciente de la meilleure solution dans un contexte d'action, en fonction des préférences, des intérêts et des ressources de l'individu tels qu'il les perçoit, diffère notablement de la conception stratégique par laquelle

la téléologie est réintroduite dans l'action à l'aide de notions au statut épistémologiquement ambigu, voire intenable, telles que celle de « stratégie inconsciente » chez Bourdieu, sorte de forme passive de la stratégie.

Les théories interactionnistes, telles que les analysent Raymond Boudon et François Bourricaud¹⁵, relâchent aussi l'hypothèse du pouvoir de contrainte de la socialisation primaire de l'individu en graduant les montages normatifs et cognitifs que produit la socialisation par le degré variable d'intériorisation et par le pouvoir variable de contrainte qui en module le rôle, mais aussi et surtout par l'inclusion des phénomènes d'apprentissage au-delà des phases premières de socialisation (c'est par exemple le thème de la socialisation secondaire chez Peter Berger et Thomas Luckmann¹⁶). Ce qui interdit de concevoir celles-ci comme des empreintes indélébiles ou comme des moules organisant toute acquisition ultérieure d'éléments nouveaux de connaissance et d'expérience. La socialisation est différenciée, ou, si l'on veut, devient un cas particulier d'une règle plus générale, celle de l'apprentissage, qui a un horizon temporel beaucoup plus étendu que celui des expériences primitives de l'individu dont l'intensité serait fonction de la contraction du temps d'inculcation.

L'action individuelle, sans être déterminée de part en part, se déploie dans un système de contraintes avec lequel les préférences et les ressources des acteurs composent, dans les différentes situations d'action. Mais les situations d'action forment un environnement complexe et dynamique : il n'y a pas ici de relation biunivoque

15. Raymond Boudon, François Bourricaud, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 1982.

16. Peter Berger, Thomas Luckmann, *The Social Construction of Reality*, Londres, Penguin, 1969.

entre les caractéristiques de la situation et les caractéristiques des acteurs comme dans les théories établissant des relations d'affinité entre les dispositions des acteurs et les positions offertes par le champ d'action, ou entre les valeurs intériorisées et les contraintes stables et cohérentes propres aux environnements de l'action, comme dans le structuro-fonctionnalisme.

Au sein de cette famille de théories, on peut distinguer, pour les besoins de cette analyse, deux catégories, en ne reprenant pas l'ensemble des critères qui conduisent Raymond Boudon¹⁷ à construire une partition plus fine en quatre types (marxien, toquevillien, mertonien, webérien).

Dans un premier type, les acteurs agissent indépendamment les uns des autres et ne sont pas en situation d'interaction stratégique. La poursuite de l'intérêt individuel est guidée par les préférences, que celles-ci soient considérées comme exogènes ou qu'elles soient influencées par la socialisation de l'individu. Les individus sont maximisateurs sous contraintes de ressources. Les faits sociaux et la dynamique sociale sont les produits de la composition des actions individuelles, l'agrégation de ces actions engendrant des résultats qui ne font pas systématiquement l'objet d'une volonté collective de coordination. Cette catégorie de modèles interactionnistes partage avec les modèles économiques de comportement en concurrence parfaite deux traits fondamentaux – la maximisation de l'intérêt égoïste, et l'individualisme. Je ne traiterai pas davantage de cette catégorie d'interactionnisme, puisque j'en retrouverai deux traits essentiels dans ma discussion des modèles économiques de l'équilibre général en concurrence parfaite¹⁸. Il faudrait

17. Raymond Boudon, *Effets pervers et ordre social*, Paris, PUF, 1977.

18. Voir plus bas pages 95 et suivantes.

bien sûr examiner les différences entre ces modèles interactionnistes dans les deux disciplines. J'indique seulement qu'en sociologie, comme aucune hypothèse n'est faite sur les conditions d'équilibrage du système social, l'indépendance des comportements individuels maximisateurs conduit à une variété de résultats collectifs stables ou instables et d'effets émergents.

La seconde catégorie de modèles interactionnistes postule essentiellement que les acteurs sont en relation d'interdépendance et que les situations sociales sont configurées selon les procédures de gestion (négociation, ajustement mutuel, résolution de conflits) de ces interdépendances stratégiques. Partons des théories interactionnistes développées aux États-Unis par les interactionnistes symboliques (Howard Becker, Erving Goffman, Everett Hughes, Anselm Strauss¹⁹) et par l'ethnométhodologie issue de Harold Garfinkel²⁰, dans la ligne des travaux de George Herbert Mead et d'Herbert Blumer et dans la descendance de la phénoménologie allemande reprise en sociologie par Alfred Schütz²¹.

Contrairement à ce qu'exigent les modèles détermi-

19. Howard Becker, *Les Mondes de l'art*, trad. fr., Paris, Flammarion, 1988 ; Erving Goffman, *Encounters*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1961 ; Everett Hughes, *The Sociological Eye : Selected Papers*, Chicago, Aldine, 1971 ; *id.*, *Le Regard sociologique*, textes rassemblés et présentés par Jean-Michel Chapoulie, trad. fr., Paris, Éditions de l'EHESS, 1996 ; Anselm Strauss, « Introduction », in George Herbert Mead, *On Social Psychology*, Chicago, The University of Chicago Press, 1956.

20. Harold Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1967.

21. George Herbert Mead, *The Philosophy of the Act*, Chicago, The University of Chicago Press, 1938 ; Herbert Blumer, *Symbolic Interactionism*, Berkeley, California University Press, 1969 ; Alfred Schütz, *Collected Papers*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1962-1966.

nistes, les analyses interactionnistes de cette catégorie ne spécifient pas l'identité sociale des acteurs autrement que par la nature de leur engagement dans des jeux d'interaction stratégique, des situations de travail, des réseaux de coopération interindividuelle et des activités collectives²². À la différence des approches sociologiques ou psychologiques qui traitent les interactions sociales comme une arène où s'expriment les facteurs qui déterminent le comportement et l'action des individus, ces modèles soulignent que l'interaction est aussi un processus formateur où « les individus orientent, contrôlent, infléchissent et modifient chacun leur ligne d'action à la lumière de ce qu'ils trouvent dans les actions d'autrui²³ ». Le vocabulaire de ces sociologies est davantage celui de la coopération et de la coordination interindividuelle que celui du conflit. Non qu'elles pêchent par irénisme, mais parce qu'elles s'apparentent plutôt, sur ce point, à la théorie des jeux qui dispose les situations sur un continuum, depuis les rapports de pur conflit jusqu'à ceux de pure coordination. Si la coopération entre les acteurs est cependant au centre de l'analyse, c'est que

22. Herbert Blumer résume ainsi les conceptions centrales de l'interactionnisme symbolique : « 1) Les gens, individuellement et collectivement, se disposent à agir sur la base des significations des objets que comprend leur monde ; 2) l'association des gens prend nécessairement la forme d'un processus dans lequel ils s'adressent mutuellement des indications et les interprètent ; 3) les actes sociaux, qu'ils soient individuels ou collectifs, sont construits selon un processus dans lequel les acteurs notent, interprètent et évaluent les situations auxquelles ils font face ; 4) les relations et enchaînements complexes d'actes dont sont faits les organisations, les institutions, la division du travail et les réseaux d'interdépendance sont choses mouvantes et non statiques », in Herbert Blumer, *Symbolic interactionism*, op. cit., p. 50.

23. *Ibid.*, p. 53.

les diverses catégories de participants ont au moins un intérêt, un but communs, celui de faire exister le type d'activité ou de collectivité concerné.

Les situations où les divers intérêts des participants coïncident imparfaitement et où la coordination est problématique sont légion. Mais chaque fois, à la différence des interprétations qui, à partir de l'inégalité des diverses catégories de ressources des acteurs, déduisent des propriétés structurales invariantes de domination et de dépendance, ces analyses soulignent que la dépendance n'est pas concevable hors d'un cadre d'interdépendance, ne serait-ce qu'en raison des incertitudes stratégiques qui rendent impossible la prévisibilité parfaite du comportement d'autrui.

Dans une analyse centrée sur les relations interindividuelles et sur les mécanismes d'ajustement des comportements qui fondent l'action collective, c'est le mouvement, le changement qui fournit le principe d'explication, et ce sont la stabilité et la régularité des pratiques, l'inertie des habitudes, la pérennité des institutions qui sont à expliquer, à l'exact opposé des théories qui, comme celle de Parsons, contre laquelle l'interactionnisme s'est constitué, conçoivent la société comme un système stable. Voilà pourquoi l'analyse des dynamiques d'interaction peut reposer paradoxalement sur des notions comme celle de rôle ou celle de convention tirée par l'interactionnisme de la théorie des jeux et de la philosophie analytique. Les récurrences constamment observées dans les activités collectives, et les règles et normes dont elles peuvent procéder, doivent toujours être conçues comme des formes stabilisées, mais révisables d'arrangement entre les acteurs sociaux.

La dimension intersubjective de l'accord produisant la convention et entretenant silencieusement son efficacité sert à apparenter toute une gamme de réalités – pra-

tiques, techniques, objets, perceptions, significations, connaissances partagées, dispositifs institutionnels – dont la stabilité a des avantages et des coûts, et qui peuvent être modifiées plus ou moins aisément, selon l'importance des mobilisations et des investissements individuels requis. Ainsi approchées, les situations d'interaction et les procédures et règles qui les organisent peuvent être échelonnées sur un axe, depuis les plus routinières, formalisées et strictement répétées, jusqu'aux plus instables, rapidement changeantes.

La relation qu'établissent les théories interactionnistes entre la différenciation interindividuelle et la temporalité de l'action inverse l'équation des modèles déterministes. L'action est de part en part temporalisée, au point que l'individu même diffère d'un point du temps à un autre, et que s'il peut se mettre à la place d'autrui pour évaluer et régler le cours de l'interaction stratégique, c'est parce qu'il fait l'épreuve de l'altérité à travers le temps. Pour qualifier les différences, il n'y a pas de recours à une spécification initiale des dotations des acteurs (ressources, préférences) qui servirait à expliquer le cours des actions individuelles indépendamment les unes des autres. Pour comprendre comment opère cette liaison entre temporalité et altérité, un détour s'impose par la phénoménologie, qui est l'un des fondements de l'interactionnisme.

Dans la cinquième de ses *Méditations cartésiennes*, et dans ses *Leçons sur la conscience intime du temps*, Edmund Husserl²⁴ procède à une genèse de l'altérité qui a pour milieu premier et condition première le temps. Je suis ici l'interprétation que Jacques Derrida donne de ces textes dans *La voix et le phénomène*. Le présent paraît être le temps par excellence de la conscience et

24. Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes*, trad. fr., Paris, Vrin, 1969 [1929].

de l'identité : la conscience se situe sur la pointe de chaque instant présent et se rapporte à elle-même dans l'immédiateté de cette présence vivante. Pourtant :

« La présence du présent perçu ne peut apparaître comme telle que dans la mesure où elle compose continûment avec une non-présence et une non-perception, à savoir le souvenir et l'attente primaires (rétention et protention). Ces non-perceptions ne s'ajoutent pas, n'accompagnent pas *éventuellement* le maintenant actuellement perçu, elles participent essentiellement à sa possibilité. [...] C'est le rapport à la non-présence (à la non-perception) qui permet la présence et son surgissement toujours renaissant²⁵. »

L'identité à soi dans la présence de la conscience de soi n'est obtenue que s'il y a expérience de la non-présence, d'un autre présent, composition du présent avec un passé retenu et un futur anticipé. La fausse simplicité de l'immédiat rapport à soi de la conscience dans un présent pur recouvre en réalité une temporalité complexe qui se déploie vers un présent dépassé, celui qui contient les possibles non réalisés, et vers un présent à venir, celui des possibles à l'horizon du présent – un futur dont la différence avec le présent signifie qu'il ne peut pas être déduit du présent comme sa simple extrapolation, mais un futur dont l'attente appartient à la substance du présent.

La non-identité à soi de la conscience, la non-présence à soi du présent servent à comprendre non seulement le rapport à soi dans la réflexivité (sans écart à soi, il n'y a pas de retour sur soi), mais encore le rapport à autrui. Tout comme la conscience de soi ne se constitue

25. Jacques Derrida, *La Voix et le Phénomène*, Paris, PUF, 1967, p. 72.

que par le détour d'une temporalisation, la conscience de l'autre, de l'altérité, n'est donnée que par analogie avec l'expérience de la différence entre soi et soi dans le temps²⁶. Le pouvoir du temps est là : l'individu s'y meut en se percevant identique à et différent de ce qu'il était et sera, et cette expérience primordiale lui permet d'appréhender autrui comme un autre *ego* par similitude avec la composition d'identité (présent) et de différence (passé comme autre présent) qui constitue le retour réflexif, temporalisé, à soi.

Ces deux thèmes – expérience par la conscience d'une temporalité complexe, expérience de l'altérité à travers la temporalité – sont au cœur de l'interactionnisme. Il faudrait, pour en administrer la preuve complètement, détailler l'œuvre d'Alfred Schütz non moins que celle

26. Voici ce qu'écrivit Husserl : « À l'intérieur de "ce qui m'appartient", et plus précisément dans la sphère vivante du présent, mon passé est donné, d'une façon indirecte, par le souvenir seulement, et s'y présente avec le caractère du présent passé, comme une modification intentionnelle du présent. La confirmation par l'expérience de ce passé, en tant que d'une modification, s'effectue alors nécessairement dans les synthèses concordantes du souvenir ; et c'est de cette manière seulement que le passé en tant que tel se vérifie. De même que mon passé, en tant que souvenir, transcende mon présent vivant comme sa modification, de même l'être de l'autre que j'appréhende transcende mon être propre au sens de "ce qui m'appartient" d'une manière primordiale. Dans l'un et dans l'autre cas, la *modification* est un élément du sens même ; elle est un corrélatif de l'intentionnalité qui la constitue. De même que mon passé se forme dans mon présent vivant, dans le domaine de la "perception interne", grâce aux souvenirs concordants qui se trouvent dans ce présent, de même, grâce aux appréhensions qui apparaissent dans ma sphère primordiale et sont motivées par les contenus de cette sphère, je peux constituer dans mon *ego* un *ego* étranger. » Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes*, *op. cit.*, § 52, p. 97-98.

de George Herbert Mead. Anselm Strauss, qui a opéré une synthèse particulièrement suggestive de ces deux courants, notamment dans son livre *Miroirs et Masques*, peut servir de guide. Pour établir que l'interaction est un processus d'une grande complexité, il s'emploie à souligner toutes les dimensions temporelles de l'action, selon une double perspective :

- l'acteur procède continuellement à des évaluations, réévaluations et anticipations révisables du cours de son action ;

- le point de vue que l'acteur a sur sa situation d'action implique de prendre en considération les autres acteurs impliqués, de se représenter leurs réactions possibles et d'ajuster son comportement : c'est le postulat de la réciprocité des points de vue.

La première perspective entrelace comportement et réflexivité : le cours de l'action est l'occasion d'un apprentissage qui, tant qu'il se poursuit, provoque une évaluation incessante des actions déjà effectuées et une réorganisation des choix et comportements. Ces mécanismes sont particulièrement à l'œuvre dans les situations problématiques, ambiguës, qui révèlent le plus manifestement l'incertitude du futur et les risques d'erreur. C'est dans ces situations malaisément prévisibles que se fait l'apprentissage par essai et erreur, par correction, par tâtonnement, par reformulation des objectifs et révision des modalités de l'engagement. Le caractère processuel de l'action signifie que l'expérience passée ne fonde que des anticipations imparfaites, et que la probabilité de l'erreur d'évaluation et de jugement requiert une capacité réflexive de contrôle.

Les caractéristiques de la situation ont leur répondant dans les propriétés du comportement. Dans un environnement stable, les comportements peuvent s'apparenter à des réponses automatiques, comprises de chacun, à

des situations prévisibles : les activités sont conventionnelles, routinières, les anticipations sont correctes, l'action s'apparente à un rituel, le futur peut être extrapolé à partir des expériences du passé, mais l'apprentissage est réduit à zéro. Au contraire, c'est, dit Strauss, dans un environnement incertain, confus, que les innovations, les changements s'opèrent, que les surprises obligent l'acteur à réévaluer ses actes passés et à inventer de nouvelles valeurs, des réponses inédites, à tirer les leçons d'anticipations erronées. Et c'est très exactement ce type d'expérience qui désigne l'indétermination du futur, avec sa fécondité et ses risques.

L'analyse interactionniste différencie les situations selon les sollicitations qu'elles exercent sur l'acteur appelé à inventer des réponses ou, au contraire, à appliquer un schéma préétabli et routinier. L'acteur, par le contrôle réflexif, s'engage en quelque sorte dans une démultiplication de soi, à travers la confrontation incessante des décisions passées avec l'état présent et le futur fortement ou faiblement prévisible du cours de l'action. La temporalité de l'action est d'autant plus manifeste, et rend le travail réflexif d'autant plus intense et fécond, que le cours des choses est indéterminé, non stationnaire. Dans ce cas, l'auto-interaction, si l'on peut dire, faite de retours sur soi, d'autocritiques, de regrets, d'évitements, d'hypothèses nouvelles, est elle-même un processus ouvert, en partie indéterminé, sujet à révisions continues.

La deuxième perspective élargit l'analyse aux interactions avec autrui : les interdépendances stratégiques se logent au cœur de l'évaluation par l'acteur du cours de son action, à travers les réactions qu'il anticipe chez autrui et les réponses qu'il apporte à ces anticipations. C'est l'image complexe d'un miroir où l'acteur cherche à voir son action future, pour l'orienter, à partir du regard

d'autrui. L'incertitude se loge ici dans les différences qui peuvent exister entre la compréhension par l'acteur de son acte et les imputations de sens qu'en font les autres, différences et divergences qui peuvent enclencher la perplexité de l'acteur quant au sens réel de son action et l'amener à se questionner. Là encore, la distinction s'impose. Il y a des situations codifiées, conventionnelles, requérant des agents peu d'informations ou des informations aisément accessibles et donc largement partagées pour agir, ce qui garantit la forte probabilité, voire la quasi-automaticité de la convergence des interprétations de la situation et des actions résultantes. Et il y a des situations ambiguës, nouvelles, inédites, où le travail d'ajustement des appréciations et des déchiffrements par chacun de ses actes et des actes d'autrui apparaît comme un processus mouvant, et où l'adoption de normes de comportement ou de cadres de comportement tels que les rôles, qui est propre à opérer au moindre coût la coordination des actions, n'interdit pas une distance à soi et une marge de manœuvre.

Si les actions sont stratégiquement interdépendantes, la causalité de l'action devient complexe. C'est l'objet des discussions qui, depuis C. Wright Mills²⁷ jusqu'aux ethnométhodologues, portent sur les motivations et les justifications de l'action : entreprendre une action non strictement routinière s'accompagne d'un travail de motivation de l'action, de justification acceptable pour autrui. Il faut entendre motivation en ses deux sens : comme une raison d'agir selon des motifs déterminés et explicités, et comme un effort pour débarrasser l'action de son arbitraire aux yeux d'autrui. En s'interrogeant soi-même sur les motifs d'une action et sur la valeur de ceux-ci,

27. C. Wright Mills, « Situated Action and the Vocabulary of Motives », *American Sociological Review*, 1940, 5, p. 904-913.

l'acteur inclut autrui, c'est-à-dire l'anticipation des justifications acceptables pour autrui, pour sélectionner un cours d'action au terme d'un travail d'évaluation des réactions anticipées d'autrui et de correction éventuelle.

L'hypothèse de base est évidemment que si la descriptibilité du monde social et des actions que l'acteur y mène fonde le sens de l'action (pour lui et pour autrui), la compréhension en est accessible. Point de fausse conscience, seules s'interposent des contraintes de situation et des limites d'information qui peuvent rendre le sens ambigu, ou partiel et tronqué, notamment parce que la compréhension équivaut à l'expression de cette compréhension : la verbalisation, y compris dans un langage intérieur du retour incessant à soi de la conscience, établit les bases de la maîtrise compréhensive de la situation d'action.

Mais il importe alors de déterminer le socle sur lequel peut être établie l'intercompréhension entre des acteurs dont les croyances et les représentations peuvent différer grandement. Au minimum, pour suivre Donald Davidson²⁸, il faut supposer que les différences interindividuelles en matière de croyances et de désirs ne peuvent se déployer, sans ruiner l'intercompréhension, que si nous pouvons attribuer au comportement d'autrui et à ses ressorts (croyances et désirs) une dimension effective de rationalité et de cohérence, sans laquelle la communication interpersonnelle est impossible. Une opération de traduction est indispensable pour attribuer aux paroles d'un locuteur que nous ne connaissons pas et que nous ne comprenons pas parfaitement une cohérence d'expression proche de celle que nous manifesterions dans des circonstances semblables à celles qu'il ren-

28. Donald Davidson, *Actions et événements*, trad. fr. présentée par Pascal Engel, Paris, PUF, 1993.

contre. Sans ce jeu mental d'appariement entre phrases d'autrui et phrases d'*ego* dans un contexte donné, bref sans formation d'une théorie des croyances d'autrui, qui leur prête un minimum de cohérence et de pertinence, nous n'accédons pas à ce qu'autrui veut dire ni non plus aux erreurs ou aux différences d'opinion qui peuvent fonder l'échange interpersonnel. Langage et comportement d'autrui me sont accessibles, interprétables de la même manière, par référence à un système d'ensemble qui est inconcevable sans critères de rationalité : « Dans le cas du langage, cela se voit bien, parce que le comprendre, c'est le *traduire* dans nos propres systèmes de concepts. Mais en fait, c'est la même chose avec les croyances, les désirs, et les actions²⁹. »

C'était déjà l'analyse développée par C. Wright Mills dans un article de 1940, « Situated Action and the vocabulary of Motives ». Mills insistait sur la verbalisation des motifs de l'action, au point de sembler parfois les détacher d'une fonction raisonnée de choix, et sur le caractère intrinsèquement social du motif, en suivant ici les thèses weberiennes sur la rationalité de l'acteur :

« Les motifs sont des mots, ils ne dénotent aucun élément interne aux individus, ils expriment les anticipations des conséquences situationnelles de la conduite mise en question. [...] L'intention ou le but (considérés comme un programme) sont la conscience de la conséquence anticipée. Les motifs sont des noms pour des conséquences situées et des tenants lieu pour les actions qui y conduisent. [...] »

Les motifs sont des justifications acceptées pour des programmes d'action passés, présents ou futurs. Les appeler justifications n'est pas leur dénier leur efficacité. Souvent, les anticipations de justifications acceptables contrôleront la conduite (« si je faisais cela, que pourrais-je dire ? Que

29. *Ibid.*, p. 316 sq.

pourraient-ils dire ?”). Les décisions peuvent être, totalement ou en partie, définies par les réponses à de telles interrogations. [...]

L’anticipation verbalisée d’un acte, sa “raison”, est non seulement une condition médiatrice de l’acte, mais c’est une condition immédiate et contrôlante, pour laquelle le terme de cause est inadéquat. Elle peut rallier de nouveaux alliés à cet acte. [...]

Lorsqu’un agent verbalise ou impute des motifs, il n’essaie pas de décrire l’action dont il fait l’expérience. Il n’est pas simplement en train d’avancer des raisons. Il est en train d’influencer les autres – et lui-même. [...] Les motifs réellement utilisés dans la justification ou la critique d’un acte relie précisément cet acte à des situations, réalisent l’intégration des actions des agents, et alignent la conduite sur des normes. [...] Les mots entrant dans le vocabulaire des motifs, en tant que mots typiques accompagnant sans faire question des situations types, fonctionnent souvent comme des directives et des incitations parce qu’ils constituent les jugements des autres anticipés par l’acteur³⁰. »

Les outils théoriques de l’ethnométhodologie de Harold Garfinkel³¹ comme l’*accountability* et la réflexivité sont étroitement apparentés à cette conception de l’interaction verbalisée. Ils désignent le travail de description et d’interprétation effectué en permanence (de manière plus ou moins automatique) par l’acteur, les imputations contextualisées, indexées, de sens qui orientent et contrôlent l’action, et le travail de production (routinière ou rationnellement organisée) des catégories de signification sur la base desquelles les conduites peuvent se régler entre elles. Cette trame conceptuelle suppose la

30. C. Wright Mills, « Situated Action and the Vocabulary of Motives », art. cité.

31. Harold Garfinkel, *Studies in ethnomethodology*, op. cit.

temporalisation des conduites, la contextualisation de la saisie réflexive pour accommoder les ressources de la description de l'action aux caractéristiques singulières de la situation, et le caractère flexible, négociable, révisable de la coordination des actions³². En termes simples et pour solliciter les jeux qu'autorise le langage, la réflexivité est la capacité de rendre compte à soi-même, autrement dit de se rendre compte des motifs de son action.

Remarquons ici qu'une conception comme celle de Mills a été sollicitée de manière très différente, selon qu'elle était reliée à une phénoménologie de l'expérience ou qu'elle inclinait l'analyse de l'action vers l'exploration des formes de description fournies par le langage.

Si, en situation d'interaction, chaque acteur se livre à un travail réflexif et anticipateur, la convergence des anticipations n'est assurée à tout coup que si l'on recourt au postulat de l'interchangeabilité parfaite des points de vue, autrement dit au *common knowledge*. L'interdépendance stratégique a pour double propriété de relier les unes aux autres les perceptions et les évaluations de la situation par chaque acteur et les décisions motivables sélectionnées par chacun, et d'obliger, par le fait même, l'individu à se démultiplier : rencontrant l'autre, l'individu doit être autre à lui-même, dans la réflexivité, pour se représenter les réactions d'autrui.

Au total, l'intentionnalité, idée simple, se complique en se temporalisant et en incluant autrui. Ceci suppose, pour me résumer : une indétermination du futur pour les situations où les interactions sont non rituelles ; une réflexivité qui fait agir l'individu sur lui-même à travers

32. Sur l'œuvre de Garfinkel et sur l'opposition entre ethnométhodologie et structuro-fonctionnalisme, notamment au regard des dimensions qui nous intéressent ici, voir John Heritage, *Garfinkel and Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press, 1984.

l'examen distancié de ses actes et motifs passés et à travers l'anticipation des conséquences de ses possibles actes futurs ; une interchangeabilité des points de vue. L'interaction est auto-interaction (se parler, délibérer, se critiquer, se justifier, se projeter) autant qu'interaction avec autrui : ceci serait impossible si altérité et temporalité n'étaient pas codéterminées.

L'entrelacement de l'altérité et de la temporalité dans les théories interactionnistes conduit au dernier élément que je veux retenir, le thème de la multiplicité des soi, qui, depuis Anselm Strauss et Erving Goffman, a fait carrière en sociologie et plus encore chez les auteurs qui discutent les paradoxes de la rationalité de l'acteur et cherchent, sans recourir à la solution radicale du changement endogène des préférences, à rendre compte des changements dans le temps des comportements, comme l'ont proposé notamment Thomas Schelling³³ (avec les notions de *self-command* et de métapréférences) et Jon Elster³⁴ (avec sa discussion des analyses de la faiblesse de la volonté, et son exemple célèbre d'Ulysse s'enchaînant à son mât pour éviter de succomber à l'irrésistible chant des sirènes).

Les formules théoriques de l'analyse des « Soi multiples » sont nombreuses, comme le rappelle Elster dans l'ouvrage collectif consacré à ce sujet³⁵. Celle de Strauss, d'inspiration meadienne³⁶ et phénoménologique, insiste

33. Thomas Schelling, « Self-Command in Practice, in Policy and in a Theory of Rational Choice », *American Economic Review*, 1984, 74(2), p. 1-11.

34. Jon Elster, *Ulysses and the Sirens*, Cambridge et Paris, Cambridge University Press et Éditions de la MSH, 1979.

35. Jon Elster (dir.), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

36. Anselm Strauss, « Introduction », art. cité.

d'abord sur la distance à soi introduite par la dynamique processuelle de l'action, par la temporalisation de la prise réflexive sur soi. L'analyse par Goffman de la multiplicité des soi insiste, quant à elle, sur le contexte d'interdépendance stratégique : c'est l'objet de sa conception critique du rôle social, enjeu central du débat entre approches fonctionnalistes et interactionnistes. Si, pour les premières, les rôles sont des systèmes de contraintes normatives auxquelles les acteurs doivent se plier, et de droits associés à ces contraintes, la distance de l'acteur au rôle est, pour les secondes, la marque de la prise réflexive sur l'action et permet d'introduire une capacité de jeu, de négociation, de manœuvre, qui établit le contrôle sur la situation d'action. Goffman écrit, par exemple, dans *Encounters* :

« Il est courant, en sociologie, d'étudier l'individu en termes de conception que lui et les autres ont de lui, et de montrer que ces conceptions lui sont rendues disponibles à travers le rôle qu'il joue. Ici, le foyer du rôle est réduit au système d'activité en situation. [...] L'individu doit être considéré comme quelqu'un qui organise son comportement expressif dans la situation selon des rôles d'activité située, mais qui ce faisant, utilise tous les moyens disponibles pour introduire une marge de liberté et de manœuvrabilité, de désidentification marquée (*pointed*) entre lui-même et le soi virtuellement disponible pour lui dans la situation. [...]

L'individu n'embrasse pas le rôle situé qu'il trouve à sa disposition tout en tenant en suspens tous ses autres soi. Le système d'activité située fournit une arène pour la conduite et c'est dans cette arène que l'individu constamment change, tourne, se tortille, et ce tout en admettant de se laisser porter tout au long par la définition contrôlante de la situation. L'image de l'individu qui émerge est celle d'un jongleur, de quelqu'un qui s'adapte, synthétise et concilie, qui remplit une fonction tout en étant apparemment engagé dans une autre.

Mais je soutiens aussi que ces diverses exigences d'identification ne sont pas créées par l'individu, mais qu'elles sont tirées de ce que la société alloue à l'individu. Il se libère d'un groupe, non pour être libre, mais parce qu'il y en a un autre en prise sur lui. Tout en participant activement à un système d'activité, il est cependant obligé aussi de s'engager dans d'autres affaires, dans d'autres relations, dans des systèmes d'activité multi-orientés, en acceptant des normes de conduite qui recourent beaucoup de systèmes particuliers d'activité³⁷. »

Il s'agit de savoir ce qu'il advient de l'acteur et de son unité quand sont différenciées et mises en rapport les différentes situations d'action dans lesquelles il est engagé. La réponse des modèles déterministes structuro-fonctionnalistes ou structuralistes réside dans la détermination de conditions préalables à l'effectuation et la coordination des actions – adhésion partagée à des valeurs, soumission non négociable à des contraintes d'action – ou dans l'hypothèse, beaucoup plus coûteuse et difficile à spécifier rigoureusement, d'affinités structurales entre le champ d'action et la distribution des caractéristiques des acteurs, qui sont le produit des états antérieurs de la société.

Dans les modèles interactionnistes, l'acteur, pour conserver une capacité d'action, doit, face à la multiplicité des situations d'action, disposer d'un pouvoir réflexif d'ajustement. Chaque fois que la situation d'action est imparfaitement déterminée, non routinière, ambiguë, ou, en d'autres termes, chaque fois que les interdépendances stratégiques entre acteurs peuvent être exploitées en raison de la faible codification des situations, il doit pouvoir se mettre en quelque sorte à distance de soi

37. Erving Goffman, *Encounters*, *op. cit.*, p. 117 sq.

et des rôles disponibles, pour conserver une capacité de manœuvre. C'est la condition même de l'efficacité de l'action en situation d'interaction, et c'est ce qui vaut aux procédures de coordination des actions leurs propriétés dynamiques, hors d'une simple dépendance à l'égard des seules caractéristiques des acteurs considérés isolément.

Un bilan intermédiaire

Établissons un bref bilan en ce point du parcours. Les théories sociologiques qui rendent raison de l'action par une causalité déterministe de l'intériorisation des valeurs et normes, des formes de socialisation ou des homologues entre variables d'action et structures d'interaction, différencient les acteurs et les situations par le passé activement déterminant, sédimenté et réactivé, qu'ils renferment. Mais la substance historique de l'action est réduite à un temps stationnaire, qui actualise essentiellement des situations prévisibles. Dans des modèles comme ceux de Durkheim ou de Parsons, valeurs et normes intériorisées assurent ou doivent assurer la coordination des actions individuelles et borner l'expression des différences individuelles. C'est en contenant, en limitant l'expression de ces différences, rendue toujours plus pressante par l'évolution des sociétés, que la totalité sociale trouve un équilibre hors du conflit entre classes. Dans les sociologies déterministes du conflit, la différenciation est le moteur des luttes mais un moteur immobile, dans un monde voué à se reproduire, aux accidents et aléas du système près. L'action des variables de différenciation, qui entretient les luttes de classe, a pour propriété d'engendrer la stabilité des écarts de situation individuelle, en raison de la méconnaissance par les acteurs (notamment par ceux qui sont les moins bien dotés) des équations sociales

primitives de la différenciation des conditions. Ceci signifie que le temps n'apprend rien de substantiel aux individus hors du jeu d'une mécanique des forces qui ne fait intervenir que des acteurs collectifs, et que les situations d'action sont une fois pour toutes ordonnées à une physique sociale d'inspiration newtonienne. La différenciation des acteurs, opérée en termes identiques aux différents niveaux d'agrégation (individus, groupes, fractions, classes) produit un double résultat. Alors que les déséquilibres du système social doivent fournir à une science sociale critique le principe volontariste d'une eschatologie – la dynamique de la lutte contre les forces de déséquilibre et d'inégalité désignant un horizon d'action collective libératrice –, la physique de la conservation des forces suggère que la réallocation des pouvoirs se heurte aux propriétés structurales du système, qui perpétue son ordre au-delà des changements locaux qu'apportent la mobilité intergénérationnelle et les modifications exogènes (découvertes scientifiques, révolutions techniques, aléas naturels). C'est notamment parce que les interdépendances entre les acteurs sont absorbées dans la structure d'une lutte mettant aux prises des ensembles (classes, fractions de classes) en qui sont cristallisées les différences individuelles.

L'aisance du raisonnement déterministe et sa séduction tiennent à trois motifs. Le pouvoir du langage causal des variables opère souvent hors d'une modélisation explicite fixant les conditions de vérification des hypothèses et les limites de l'explication : au lecteur de rechercher quelle est la part de la variance expliquée. La conception très épurée, sinon évidée, de l'environnement de l'action impose de se situer à un niveau macrosociologique ou d'apparier les environnements par des lois de transformation simples comme l'homologie de structure pour relier directement les faits aux variables. L'homogénéisation

du comportement soumis à la détermination causale fixe l'identité de l'individu (capacités, préférences, caractéristiques personnelles) à partir des conditions de socialisation et des dotations initiales. Cette identité demeure stable, aux aléas près, dans les différentes espaces (privé, éducatif, économique, culturel...) où se dévide le fil de l'histoire individuelle.

Les théories interactionnistes déploient les différences interindividuelles essentiellement dans le temps : l'individu est pour lui-même une synthèse de différents soi temporalisés ; la dynamique de l'action dans les situations d'interaction a pour ressort les interdépendances des acteurs, c'est-à-dire les procédures de coordination entre agents définis par leur altérité ; les situations d'action sont différenciées selon le degré auquel elles sollicitent des comportements (perceptions, évaluations, décisions) plus ou moins conventionnels ; les formes d'arrangement et de coordination ont une stabilité qui se révèle coûteuse (selon un calcul de coût d'opportunité) dans un environnement évolutif. La socialisation initiale des acteurs ne surplombe pas l'ensemble de leurs décisions. Le temps, pourvu qu'il ne soit pas le temps stationnaire des situations routinières ou rituelles, est facteur d'apprentissage, puisque l'information requise pour agir n'est pas contenue dans l'état initial du système, mais tirée de l'observation et de l'analyse des situations et de l'évaluation réflexive de la conduite de l'action. Les individus agissent les uns sur les autres, se coordonnent les uns avec les autres parce que chacun agit sur soi-même. Les différences interindividuelles ne sont pas conçues comme des arguments de la lutte intégralement transposables à chaque contexte, parce qu'elles ne se résument pas aux différences de dotations initiales. Elles engendrent la dynamique des interactions parce qu'elles apprennent à l'individu à évaluer les cours possibles de

l'action en fonction des rétropections et des anticipations qu'il forme sur les réactions d'autrui. L'apprentissage sur soi est coordonné à l'apprentissage sur autrui.

Le caractère antidéterministe des théories interactionnistes conduit-il à ignorer le poids des déterminants qui structurent le contexte de l'action ? La réalité de l'opposition avec les modèles déterministes est particulièrement visible dans les recherches sur les organisations. Comme prennent soin de le souligner, dans des termes différents mais apparentés, Anselm Strauss dans ses travaux sur la négociation³⁸, et Michel Crozier et Erhard Friedberg dans leur sociologie des organisations³⁹, la posture antidéterministe ne porte pas sur l'identification de contraintes pesant sur l'action et les interactions, ni sur le caractère structuré des contextes d'interaction.

La structure d'une interaction stratégique comporte des règles organisationnelles, une fonction de comportement individuel – la sélection par chaque acteur ou groupe d'acteurs d'objectifs en fonction des ressources dont il dispose et des contraintes que lui impose le système d'action – et une dynamique de jeu fondée sur l'interdépendance de comportements intentionnels. La dynamique de jeu existe dès que le pouvoir tel qu'il est réparti entre les acteurs ne se résume pas à la dotation initiale de chacun en ressources, ni aux conditions d'engagements de ces ressources telles que les prescrit le système de règles. Le pouvoir d'agir est par nature relationnel, et s'alimente à l'incertitude comme à un ressort du jeu relationnel – contrôle de zones d'incertitude

38. Anselm Strauss, *La Trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, textes réunis et présentés par Isabelle Baszanger, Paris, L'Harmattan, 2002.

39. Michel Crozier, Erhard Friedberg, *L'Acteur et le Système*, Paris, Le Seuil, 1977.

relevant du comportement individuel, aléas exogènes, incertitude stratégique liée à l'imparfaite prévisibilité du comportement d'autrui. Une situation purement routinière et parfaitement anticipable forme une limite, où seraient cumulées des propriétés de régularité et de stabilité du cours du monde (pas d'aléas exogènes), une programmation totalement contraignante et parfaitement contrôlable du comportement des individus (pas de choix ni de réflexivité de l'action), et une organisation des relations interindividuelles dépourvue de toute marge d'incertitude (pas d'opacité limitant l'observation d'autrui et le déchiffrement évaluatif de son comportement). Il suffit d'abaisser d'au moins un degré la probabilité de réalisation de telles conditions pour engendrer un jeu dynamique, avec ses asymétries, ses incomplétudes et ses incertitudes : la définition de matrices des gains et des pertes et la typification des acteurs selon les ressources et les préférences qu'ils engagent dans la situation cadrent alors le jeu, mais dans un espace probabilisé.

Une autre manière de décrire les choses réside, comme le propose Jon Elster⁴⁰, dans l'hypothèse que le comportement individuel résulte d'un double filtrage : à un premier niveau, les contraintes structurelles sur lesquelles l'acteur n'a pas de contrôle limitent ses possibilités d'action à un ensemble d'initiatives réalisables. À un second niveau, une sélection est opérée dans cet ensemble par l'application d'une fonction de choix. Une analyse mécaniste ne prend en compte que le premier filtrage où tout le possible est d'emblée réduit à un seul élément nécessairement sélectionné hors de tout processus conscient

40. Jon Elster, *Ulysses and the Sirens*, op. cit., cité par Philippe Van Parijs, *Le Modèle économique et ses rivaux*, Genève, Paris, Droz, 1990, dans sa discussion de l'opposition entre modèles déterministes et modèles intentionnalistes.

de délibération, par enclenchement d'un automatisme. Une analyse de l'action peut apparaître antimécaniste si elle admet les deux niveaux, mais sera déterministe en stipulant aussi que l'espace des possibles est structuré de telle sorte que le « choix » s'exerce selon un principe de sélection entièrement prévisible, stable et contraignant (et méconnu comme tel) qui se déduit de paramètres comportementaux fixés initialement – la contrainte comportementale recevant divers noms dans les théories déterministes, disposition, sens pratique, connaissance tacite, guidage préréflexif. Une analyse intentionnelle postulera qu'au second niveau, un processus de choix résulte d'une délibération orientée vers la maximisation d'une satisfaction ou d'un gain.

La posture antidéterministe des modèles interactionnistes a une dimension manifestement longitudinale. Il s'agit de récuser une relation causale spécifiée *a priori* et supposée constante entre le pouvoir d'agir et les ressources cognitives telles qu'elles auraient été initialement capitalisées puis engagées, par protocole d'application particularisante, dans le déchiffrement de la situation d'action. C'est ici que la transformation de l'acteur opère *via* l'accumulation d'expériences sélectivement mémorisées⁴¹.

41. La théorie pragmatiste de l'action de George Herbert Mead (*The Philosophy of the Act, op. cit.*) fournissait déjà les bases d'une telle conception, en récusant explicitement une temporalisation exclusivement continuiste de l'action : c'est la composition, en chaque moment présent, de la continuité dans la succession des événements et de la discontinuité du présent avec ce qu'il apporte de nouveau, qui, selon Mead, rend possibles et l'expérience même de la continuité temporelle et la saisie de la nouveauté d'une situation présente. La continuité n'est dès lors pas donnée simplement à l'acteur, mais devient le produit d'une reconstruction par laquelle l'acteur réaligne ses expériences dans une totalité intelligible, alors qu'il est confronté aux éléments de discontinuité que font apparaître des expériences

Si l'acteur ne disposait pour agir que d'un répertoire de représentations et d'un équipement cognitif de catégories de déchiffrement et d'interprétation des situations dont le contenu et la forme sont établis dès les expériences les plus prégnantes de la socialisation, et dont la puissance est en particulier une fonction directe de l'étendue des compétences linguistiques, l'affaire serait jouée à l'origine. Parmi les conditions initiales servant à qualifier le déroulement de toute séquence d'action figurerait alors un paramètre du potentiel cognitif et des compétences génériques de l'individu, dont l'index premier serait langagier. Toutes les recherches sur la dynamique d'acquisition des compétences font apparaître des relations plus complexes et évolutives entre les savoirs et savoir-faire de l'acteur et les potentiels d'apprentissage contenus dans les interactions avec ses différents environnements.

Mais le butoir de toute analyse interactionniste tient assurément aux paramètres de la différenciation des acteurs. Celle-ci n'est pas telle qu'aucun cadre commun de définition et de perception de la situation ne saurait être établi, qu'aucune transaction ni négociation interindividuelle crédible ne saurait se tenir ni se répéter, où chacun perçoit une chance de gains, qu'aucune négociation, aucune coopération mutuellement avantageuse ne serait à portée d'interaction. D'où les deux fondements habituels de la dynamique d'interaction.

inattendues. Une telle conception n'aurait évidemment pas de sens si le présent d'une situation d'action et d'interaction ne recelait pas d'éléments émergents, nouveaux, auxquels l'acteur doit réagir et s'ajuster : en d'autres termes, c'est la nouveauté émergente d'une situation qui appelle le réalignement des passés, leur traitement par reconstruction symbolique, pour que puisse être comprise la nouvelle situation, pour que soient formulées des hypothèses et que soient opérés des anticipations et des choix d'objectifs dans le futur.

D'une part, sans une composition minimale des vecteurs respectifs de la similarité et de la diversité des arguments du comportement individuel, aucun rapport intersubjectif ni aucune forme de réciprocité des points de vue n'est possible. La diversité interindividuelle, outre qu'elle ressortit au réalisme le plus élémentaire, est ce qui fait qu'il y a échange et substance dans l'interaction, et les caractéristiques communes aux individus établissent la possibilité de l'intercompréhension. L'une des désignations habituelles du socle commun est l'imputation de rationalité : remarquons ici que la forme de rationalité qui est prêtée aux acteurs, et qui suscite tant de critiques dévastatrices contre l'irréalisme des modèles prêtant à l'acteur les capacités calculatrices du modélisateur, se résume le plus souvent à l'attribution à l'acteur d'une conscience réflexive (connaître ses raisons d'agir, ou, au minimum, les connaître graduellement, par une clarification qui advient dans le cours des interactions), de la complétude et de la transitivité de ses relations de préférence, et d'une conduite optimisatrice, au sens où l'individu cherche à opérer le choix qui lui est le plus profitable, avec une constance dont il lui sera coûteux de se départir. C'est le prix à payer pour éviter les explications *ad hoc*. Ce n'est que par surcharge modélisatrice que l'individu est doté, comme en économie de la concurrence parfaite, d'une part, d'une capacité de traitement d'emblée idéalement puissante lui ouvrant la voie de l'optimisation sans faille, celle que définit un modèle, et, d'autre part, d'une information parfaite sur la situation lui permettant d'appliquer d'emblée, et sans défaut, sa puissance cognitive.

D'autre part, sans la stabilisation des acquis issus des interactions répétées (habituelles ou de récurrence minimale pour faire saillance), il n'y aurait nulle culture commune, nul capital de solutions éprouvées, de routines

conventionnelles dispensant les acteurs de réélaborer continûment les procédures de leurs échanges. L'interactionnisme de Blumer relu par Becker⁴² peut ainsi déposer dans la notion de convention les propriétés sémantiques de la culture de l'anthropologue Robert Redfield⁴³ et celles de la coordination tacite dégagées par le philosophe David Lewis⁴⁴ et issues de la théorie des jeux. Les règles émergeant dans les interactions répétées assurent la coordination, sur la base de la recherche par chacun (individu, groupe, coalition) d'une satisfaction de ses intérêts, mais la contrainte qu'elles exercent n'est jamais que celle d'une structure de limitation réciproque des arbitraires, selon la formule d'Olgierd Kutyl⁴⁵. C'est en ce sens que le paradigme de l'interaction incorpore la notion d'équilibre, comme recherche de solutions optimales mutuellement compatibles.

Il est courant de déceler dans le paradigme interactionniste une faiblesse symétrique et inverse de celle qui affecte le déterminisme de la causalité propulsive : une sous-socialisation de l'acteur et une sous-élaboration des dimensions collectives de l'agir, faisant face à la sursocialisation de l'acteur propulsé par son passé, qui est celui d'une classe d'acteurs semblablement façonnés. Ce diagnostic peut être formulé en d'autres termes : insister sur les interactions conduit à doter les individus d'une rationalité communicationnelle, *via* l'intelligibilité intersubjective des comportements réciproquement déchiffrés

42. Howard Becker, *Les Mondes de l'art*, *op. cit.*

43. Robert Redfield, « The Folk Society », *American Journal of Sociology*, 1947, 52(4), p. 293-308.

44. David Lewis, *Convention : A Philosophical Study*, Cambridge, Harvard University Press, 1969.

45. Olgierd Kutyl, *La Négociation des valeurs*, Bruxelles, De Boeck, 1998.

– « sur la base de ce que je sais de la situation et de mes choix les plus conformes à ce que je recherche, j’agis de manière à informer autrui de mon intention d’agir en tel sens et, simultanément de manière à l’informer de mon intention de lui donner par mes actes une information » (sur ce dédoublement, voir le commentaire de Jean-Pierre Dupuy⁴⁶). Mais les différences interindividuelles seront effacées si la relation intersubjective se ramène en définitive à une introspection bien conduite : « si j’étais à la place de Y, j’agis ainsi. Sachant cela, il me faut agir en supposant aussi que ce raisonnement que je fais, Y peut aussi le faire, etc. ». En termes temporels, cette intersubjectivité, indique Charles Sanders Peirce (cité par Vincent Descombes⁴⁷), équivaut à une relation entre un soi présent et un soi à venir, dans une conduite essentiellement dialogique de la pensée : l’altérité dans le rapport intersubjectif est analytiquement réduite à un rapport intentionnel de soi à un état futur déterminable de soi, sur la base d’un déchiffrement, identiquement praticable par chaque acteur, de la situation et de ses états antérieurs. Nous retrouvons ici le résultat de ce qu’est l’analyse husserlienne de la constitution d’autrui *via* le flux temporel de la présence à soi. Mais autrui n’est pas constitué comme différent de soi ni le temps comme un flux d’écoulement irréversible si l’intersubjectivité relève simplement de ce dialogue intérieur, ou, ce qui revient au même, d’une spécularité parfaite, celle de la parfaite interchangeabilité des points de vue, celle de la connaissance commune postulée en théorie

46. Jean-Pierre Dupuy, *Introduction aux sciences sociales*, *op. cit.*, p. 75-76.

47. Charles Sanders Peirce, *Collected Papers*, Cambridge (Mass.), Belknap Press, 1933, tome 4, § 6, cité in Vincent Descombes, *Les Institutions du sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1996, p. 295.

des jeux. Dupuy⁴⁸ montre bien que sans l'introduction d'une dose même infime d'imperfection de l'information disponible à chacun sur le jeu et sur autrui, donc sans une certaine opacité de la situation, rien de réel n'est pensable, ni un individu dans sa différenciation d'avec autrui, ni le collectif en tant que force extérieure et référence contraignante et stabilisatrice des échanges interindividuels, ni la dynamique temporelle qui fait de la réflexivité de l'acteur non pas une simple mobilité introspective, mais un processus évolutif assorti à la prise que cherche l'acteur sur la situation d'action. Paramétrer les différences interindividuelles par la détention d'informations différentes (sur soi, sur autrui, sur les règles et le passé du jeu situationnel) n'est qu'une désignation générique de ce qui déterminera les acteurs à apprendre à se connaître, séquentiellement, dans le cours, coopératif ou conflictuel, de l'interaction.

Les acteurs et le temps en économie

Procédons à un exercice symétrique pour évaluer comment l'analyse économique conçoit les acteurs et le temps. Quelques précisions liminaires simples peuvent fournir un premier cadrage à la comparaison avec l'approche sociologique.

L'axiomatique de la théorie néoclassique et le déterminisme en économie

Une série de principes théoriques ou de concepts recteurs forment l'armature de la théorie économique

48. Jean-Pierre Dupuy, *Introduction aux sciences sociales*, op. cit.

néoclassique, c'est-à-dire de la famille de modèles qui est la plus influente et la plus puissante mathématiquement dans la recherche économique. Nous ne pouvons pas ignorer, en évoquant « la » théorie néoclassique, ce qu'une telle généralisation a d'indigent, eu égard à la multiplicité des courants théoriques qui, sur tous les points évoqués, peuvent discuter la doctrine ainsi évoquée. Mais l'une des évidences majeures de la comparaison entre sociologie et économie est bien le degré beaucoup plus élevé d'homogénéité paradigmatique de l'économie, ce qui m'autorise à rappeler schématiquement les points d'ancrage de la famille des théories néoclassiques.

La théorie néoclassique est une théorie de l'équilibre, ce qui permet d'assurer la compatibilité entre les diverses actions intentionnelles d'un même agent, sous des contraintes données, et surtout entre les actions des divers agents, la première hypothèse pouvant se réclamer d'un certain réalisme dans la représentation du comportement individuel alors que la seconde est une nécessité mathématique, qui permet de définir un système de relations entre les valeurs prises par les grandeurs considérées. L'un des intérêts majeurs du concept d'équilibre est de permettre la construction de modèles candidats à une capacité prédictive. L'outillage conceptuel des sociologues ne contient aucun postulat aussi radicalement simple, puisqu'en sociologie, l'individualisme méthodologique et le postulat de la rationalité de l'acteur, essentiels à l'économiste pour rendre opératoire le concept d'équilibre, sont très loin d'être aussi largement acceptés comme des pièces cardinales d'une axiomatique prédominante.

Solidairement, la théorie néoclassique recherche des solutions mathématiques au problème de l'agrégation des comportements d'agents élémentaires pour passer sans biais de la diversité à la synthèse intégratrice. La

solution est d'autant meilleure que les conditions quant à l'hétérogénéité des comportements et des environnements des acteurs sont plus restrictives. La sociologie construit des concepts intermédiaires pour capter l'hétérogénéité interindividuelle et accorde à la logique des situations d'action un poids plus grand dans l'analyse des hétérogénéités composées qui distinguent des acteurs ou des ensembles d'acteurs selon le contexte de l'action.

De même, l'analyse économique, à des fins de modélisation, opère généralement par une décontextualisation beaucoup plus poussée que l'analyse sociologique. L'environnement des phénomènes étudiés est schématisé, par réduction des coordonnées spatio-temporelles et des dimensions qualitatives, et traité comme un élément exogène. D'où la fréquence des modèles raisonnant sur deux biens, deux agents, deux périodes ou, au contraire, sur une infinité d'agents et de périodes. Si le coût de la réduction schématisante apparaît trop élevé, la construction de modèles à validité locale rencontre, comme en sociologie, des problèmes de synthèse ou des limites de complexité dans le traitement mathématique des problèmes si l'on superpose les facteurs d'hétérogénéité interindividuelle, responsable des asymétries d'informations, et intertemporelle, associée à un contexte d'action et de décision dynamique et aléatoire.

Plus généralement, le partage entre éléments endogènes et éléments exogènes des systèmes étudiés distingue fortement l'économie de la sociologie. Sont traités comme exogènes par le modèle économique d'équilibre général les dotations initiales des agents, les structures de propriété (parts des entreprises détenues par les agents), les technologies mises en œuvre, les préférences des consommateurs (notamment en matière de travail rémunéré et de loisir) et l'information dont dispose les agents. Sont considérés comme variables endogènes

les prix, les quantités échangées et les revenus. Si l'on s'en tient aux seules dimensions psychologiques, sociales et culturelles du comportement, les préférences et les représentations des agents sont traitées comme exogènes par l'économiste et comme endogènes par le sociologue. L'endogénéisation, qui accompagne une extension de l'approche économique à des domaines nouveaux (par exemple famille, organisation) pose des problèmes de modélisation de l'hétérogénéité des comportements (par exemple maximisation optimisatrice ou non) et d'écart par rapport au schéma théorique d'équilibre concurrentiel.

La partition exogène-endogène retentit sur la conception de l'action individuelle et de la coordination des actions puisque dans le modèle de base, il ne peut y avoir d'incertitude qu'exogène, résultant d'aléas des états du monde qui affectent les variables fondamentales de l'économie et dont les chances de survenir peuvent être prises en compte par un calcul de probabilités. Mais cette incertitude exogène affecte identiquement tous les agents et n'engendre pas de différences d'information entre eux. Il en va tout autrement si l'on considère que les agents sont en interaction, que les décisions de chacun affectent celles des autres et qu'en cherchant à optimiser ses propres choix et décisions, chaque agent doit chercher à prévoir les actions des autres participants et anticiper les prévisions d'autrui quant à ses propres prévisions, etc. Il en résulte une incertitude endogène sur le comportement d'autrui. Le lien entre incertitude exogène et incertitude endogène se fera notamment *via* les croyances des individus quant à la probabilité pour un événement aléatoire (affectant l'état du monde) de survenir : c'est l'exemple subtil et contre-intuitif des modèles d'équilibre avec taches solaires de David Cass et

Karl Shell⁴⁹ et de Costas Azariadis et Roger Guesnerie⁵⁰, où un événement d'importance apparemment négligeable pour le fonctionnement de l'économie en arrive à être causalement influent, si les croyances quant à son effet sur le comportement de la nature ou des individus diffèrent entre les agents et deviennent interdépendantes.

Enfin, la pierre angulaire de l'axiomatique du comportement individuel est le postulat de la rationalité du comportement de l'acteur, même si les économistes en débattent abondamment, et depuis longtemps, pour l'amender ou l'enrichir. Le postulat de rationalité est entendu non pas tant comme une vérité anthropologique, mais comme un élément d'une axiomatique. Et si ce postulat n'a pas la même position centrale en sociologie, c'est notamment parce qu'il ne peut pas y apparaître comme un dispositif logique : en faire la cible favorite de la critique de l'économie, comme chez ceux des sociologues qui combattent le plus vigoureusement l'individualisme méthodologique, avec lequel ils l'assimilent, c'est désolidariser l'opérateur logique du système dont il tire sa signification.

Exprimons en termes simples le postulat de rationalité : les individus ont des préférences et des motifs d'agir (désirs, besoins), ils les connaissent parfaitement, ils cherchent à les satisfaire intelligemment sous la contrainte de leur budget, ils connaissent absolument la conséquence de leurs actes une fois ceux-ci accomplis, et ils accomplissent dès lors ces actes à la lumière des conséquences qu'ils anticipent. Plus encore que l'idée d'une parfaite exploitation de l'information ou de la

49. David Cass, Karl Shell, « Do sunspots matter ? », *Journal of Political Economy*, 1983, 91(2), p. 193-227.

50. Costas Azariadis, Roger Guesnerie, « Sunspots and cycles », *Review of Economic Studies*, 1986, 53(5), p. 725-738.

connaissance existantes, la rationalité de l'économiste a pour pilier le principe de maximisation : la rationalité ne produit tous ses effets qu'à condition que chacun suive exclusivement son intérêt et maximise sa fonction d'utilité (consommateur) ou ses profits (producteur), que tous fassent de même et que chacun sache bien que tous font de même.

Sous ces conditions, l'interdépendance des actions individuelles converge vers l'équilibre par le jeu des transactions entre offreurs et demandeurs, celles-ci devant rester sans influence sur le comportement individuel. Car les échanges sont instantanés et sans coût, et se font sur la base de connaissances parfaitement accessibles à tous les agents sur les prix et les quantités disponibles des biens et des services. La simplicité du comportement des agents est extrême, leurs besoins et leurs actions ne sont mutuellement compatibles que parce que tous n'ont à agir qu'indépendamment les uns des autres. Si ce sont les prix qui contiennent et qui convoient toute l'information nécessaire aux échanges, les échangistes n'ont rien à apprendre ni des situations d'échange ni d'autrui. Il leur suffit d'optimiser, l'ajustement des prix se chargeant de coordonner les décisions individuelles.

Il existe évidemment une tension logique dans l'analyse, tension qui avait suscité la fiction walrasienne du commissaire-priseur ou de l'agent planificateur⁵¹. Comment se forment des prix à partir desquels se coordonnent des décisions qui ont pour vertu d'engendrer des prix d'équilibre ? Le prix est simultanément et contradictoirement une donnée pour les agents, puisque ceux-ci sont « *price-takers* », et une variable pour l'économie, chacun observant des prix qu'il contribue à déterminer

51. Leon Walras, *Éléments d'économie politique pure*, Paris, LGDJ, 1952 [1874].

par son action. Comment donc coordonner des actions dont l'influence doit être et rester individuellement négligeable, sans concertation entre agents ? La réponse du modèle d'équilibre général est qu'il existe un ensemble de prix des facteurs de production et de prix des produits tel que si les firmes et les consommateurs se livraient à des optimisations simultanées sur la base de ces prix, la production et les achats de biens qui en résulteraient fourniraient ces mêmes prix. Elle désigne deux des conditions essentielles sous lesquelles peut être réalisé un monde de concurrence parfaite, et qui intéressent directement mon propos : les différences interindividuelles sont négligeables si elles sont inopérantes ; le modèle de base se meut dans un temps strictement logique, et ne peut être « chronologique » que par une fiction qui contracte le temps d'effectuation des transactions dans la fiction de l'instantanéité, de la simultanéité et de la prévisibilité parfaites.

La négligeabilité des différences interindividuelles dans un monde de concurrence parfaite

Pour aboutir à une modélisation strictement déterministe, la théorie de l'équilibre général d'Arrow-Debreu⁵² doit spécifier comme suit les caractéristiques et les comportements individuels.

Le traitement des variables de différenciation individuelle (goûts, dotations initiales, structure des droits de propriété sur les entreprises) comme variables exogènes

52. Kenneth Arrow, Gérard Debreu, « Existence of an Equilibrium for a Competitive Economy », *Econometrica*, 1954, 22, p. 265-290 ; Kenneth Arrow, Frank Hahn, *General Competitive Analysis*, San Francisco, Holden-Day, 1971.

autorise, d'une part, le recours à la fiction méthodologique de l'agent unique représentatif, et permet, d'autre part, de maintenir l'hypothèse d'une indépendance des déterminants des comportements individuels par rapport aux contextes et aux règles de confrontation interindividuelle sur le marché des transactions.

Le modèle n'émet, en d'autres termes, aucune restriction sur les différences interindividuelles caractérisant les agents avant leur confrontation sur le marché, mais ne fait jouer aucun rôle à ces différences : il est indifférent que les agents soient tous dotés différemment ou identiquement, le ressort de l'économie est la détermination des prix d'équilibre auxquels peuvent être égalisées offres et demandes agrégées. L'axiomatique exige que les agents effectuent leurs choix et leurs transactions isolément, et qu'ils le fassent sans prendre en considération d'autres informations que la connaissance de leurs propres préférences, de leurs besoins et de leurs contraintes budgétaires. Ce point est intéressant à détailler brièvement. Les équilibres spécifiés par la théorie s'entendent à environnement donné : les différences entre les individus quant aux aptitudes, au capital humain détenu, à la richesse financière définissent une répartition initiale du revenu ou de l'utilité entre les membres d'une société, et c'est cette répartition qui détermine la configuration de la demande des consommateurs dans l'économie ainsi spécifiée. Si l'on fait varier la répartition initiale des dotations, la demande de biens et de services variera corrélativement et, avec elle, les prix et les quantités d'équilibre varieront aussi. En théorie, il existera une infinité possible d'allocations pareto-efficaces⁵³ associées aux différentes répartitions initiales, pourvu que

53. Une allocation est efficace au sens de Pareto s'il est impossible d'accroître le bien-être de toutes les personnes concernées, impossible

Chapitre 7. Comment analyser la grandeur artistique ? Beethoven et son génie.....	538
Chapitre 8. La précocité créatrice et les conditions sociales de l'exception.....	628
Chapitre 9. Les profils de l'inachèvement. L'œuvre de Rodin et la pluralité de ses incomplétudes.....	653
Chapitre 10. L'artiste, l'employeur et l'assureur. La croissance déséquilibrée du travail par projet dans les arts du spectacle	706
Chapitre 11. Les relations d'emploi et l'organisation de l'activité des comédiens.....	756
Chapitre 12. Économie et politique de la gravitation culturelle. Paris et la concentration de l'offre artistique dans les années 1980 ...	784
Chapitre 13. Art, politisation et action publique	847
<i>Conclusion</i>	903
<i>Bibliographie</i>	911
<i>Index des noms</i>	943
<i>Index des matières</i>	957